

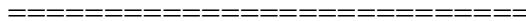
A. LANGLOIS

HARIVANSA

ou

HISTOIRE

DE LA FAMILLE DE HARI



TOME SECOND
(VICHNOUPARVAN)

16ème Thème - Lectures 172 à 186

Le démon Bana pardonné par Crichna

CENT-SOIXANTE ET DOUZIÈME LECTURE.

HISTOIRE DE BANA : DISCOURS DE COUMBHANDA

Djanamédjaya dit :

Oui, pieux Brahmane, j'ai entendu ces récits, et je sais de plus que les oeuvres du sage Crichna sont infinies. Mais il est un de ces hauts faits que tu m'as déjà cité, et dont je désire connaître les détails : c'est la défaite du grand Asoura Bâna¹, que protégeaient Siva lui-même, Cârthikéya et ses bandes guerrières², présentes dans ses états ; Bâna, qui était l'aîné des cent fils du puissant Bali, élevant mille bras et autant d'armes menaçantes, défendu par d'innombrables satellites, géants redoutables pour leur force et leur habileté dans les arts magiques. Comment ce Bana a-t-il été vaincu par le fils de Vasoudéva ? Malgré sa colère et son ardeur de combattre, comment a-t-il été épargné par son rival ?

Vêsampâyana dit :

O roi, je te dirai comment Bâna dans ce monde mortel fut pour le puissant Crichna un astre³ malfaisant, et comment cependant le fils de Vasoudéva, après avoir vaincu ce vaillant fils de Bali, cet ami de Roudra et de Scanda⁴, lui laissa la vie ; comment Sancara⁵ accorda à ce prince la faveur d'être attaché à sa personne et d'être le chef immortel d'une troupe de dieux⁶. Je te donnerai des détails sur le combat de Crichna et de Bâna, et sur la clémence du vainqueur. Je t'expliquerai comment cet Asoura devint le fils⁷ d'un dieu, et quel fut le motif de cette grande querelle. Écoute donc tous ces détails.

Le fils de Bali avait vu Coumâra au milieu de ses exercices, et il était resté dans l'admiration de la beauté de ce dieu. Il conçut alors la pensée de se livrer aux rigueurs d'une sévère pénitence, dans la vue d'obtenir de Roudra la faveur de devenir son fils. Affaibli par ses austérités, il eut enfin le bonheur de plaire à Siva et à Oumâ son épouse ;

¹ De même que l'histoire de Vadjanâbha est devenue, comme nous l'avons dit, le sujet d'un drame indien intitulé *Pradyoumnavidjaya*, celle de Bâna a aussi inspiré un poète dramatique, qui en a fait une composition en huit actes, intitulée *Madhourânirouddha*. Voyez l'ouvrage de M. Wilson sur le théâtre indien.

² Ces bandes guerrières portent le nom de *Pramâthas*, comme on le verra dans la suite.

³ ग्रहो महान्, *graho mahân*. Ce n'est sans doute qu'une comparaison de la part du poète. Cependant certains passages, que le lecteur distinguera facilement, m'ont quelquefois donné à penser que cette légende de Bâna n'était peut-être qu'un conte astronomique.

⁴ Nom de Cârthikéya, fils de Siva et dieu de la guerre, appelé aussi *Coumâra*.

⁵ Nom du dieu Siva.

⁶ Son titre fut *ganapati*, chef d'ordre, mot synonyme de Ganésa, fils de Siva. Bâna devint Mahâcâla, officier du palais de Siva, lequel est quelquefois confondu avec Nandin.

⁷ Je crois bien que le mot *fils* est ici synonyme de *serviteur* ; nous l'avons déjà vu employé dans ce sens. Voyez lect. XXIX, tom. I. Cependant quelques lignes plus bas, on dit que Bâna devient le fils de Roudrânî

ce dieu, qu'on surnomme Srîcantha⁸, satisfait de ses bonnes dispositions, lui dit : « Choisis la faveur que tu désires. » Bâna répondit au dieu des dieux : « Ô vous qui vous distinguez par vos trois yeux⁹, je demande à devenir le fils de votre divine épouse » « Ainsi soit fait, dit Sancara à Roudrânî¹⁰, qu'il soit le frère puîné de Câr tikéya ! La ville de Roudhira¹¹, où naquit le dieu de la guerre, dont le feu fut le premier berceau¹², sera aussi la ville de Bâna ; elle prendra le nom de Sonitapoura¹³, et se trouvera placée sous ma protection. Personne ne pourra lutter contre la puissance de ce prince ».

En vertu de cet oracle, Bâna habitait la ville de Sonitapoura. Il aspirait au royaume céleste, inquiétant sans cesse les dieux. Fier de sa force, agitant avec orgueil ses mille bras, sans penser à la puissance des ennemis qu'il attaquait, il tentait la fortune des armes. Pour lui plaire, Coumâra lui avait donné son étendard aussi brillant que le feu, et sa monture divine, le paon au plumage ardent comme la flamme. Personne, parmi les Dévas, les Gandharvas, les Yakchas et les serpents, ne pouvait résister dans le combat à l'influence du dieu des dieux.

Protégé par Tryambaca¹⁴, enflé d'orgueil, l'Asoura ne cherchait que l'occasion d'en venir aux mains. Il se présente devant Siva, et, dans la posture du plus profond respect, le fils de Bali dit à celui dont l'étendard porte le symbole du taureau : « Déjà plus d'une fois les Dévas, les Sâdhyas, les Marouts, ont été vaincus par moi, et avec votre secours mes troupes ont fait triompher l'orgueil de nos armes. Nos ennemis effrayés de leur défaite, désespérés par mes succès, se sont réfugiés au plus haut du ciel, pour y trouver la tranquillité. Quant à moi, privé de l'espoir de les combattre encore, je ne puis supporter la vie. Si la guerre est impossible, à quoi servent ces mille bras ? Oh ! dites-moi que je puis encore combattre, car sans cet espoir, seigneur, je n'ai plus de bonheur à espérer : daignez excuser ma franchise ».

Le dieu lui répondit en souriant : « Bâna, tes désirs seront satisfaits, et sache dans quel moment. Quand ce drapeau, élevé sur ton palais, se trouvera abattu, alors l'heure du combat sera venue ». Tel fut le discours du dieu ; et Bâna s'abandonna plusieurs fois au rire de la joie. A genoux et le front baissé, il s'écria : « Ce n'est donc pas en vain que je porte ces mille bras ! Je pourrai donc vaincre le dieu aux mille yeux ». Et, le visage baigné de larmes de bonheur, se prosternant cent fois devant Siva, il lui adressa les plus ferventes prières. Mahâdéva lui dit : « Lève-toi, tu auras à soutenir une lutte digne de toi et de ta

⁸ Ce mot signifie *felicilatis guttur*. Je crois qu'il doit être une allusion au dévouement de Siva, par lequel ce dieu avala le poison formé par le barattement de la mer, au risque d'en conserver à la gorge une marque noire, qui l'a fait surnommer *Nilacantha*.

⁹ Siva est surnommé *Trilochana* ou *Trinayana* (*triloculus*). Sans doute ces trois yeux représentent le trois mondes.

¹⁰ Nom de l'épouse de Siva, lequel est aussi appelé Roudra.

¹¹ Les mots *roudhira* et *sonita* signifient tous deux *sang*.

¹² Voyez lect. III, tom. I.

¹³ Fr. Hamilton croit que Bâna habitait la contrée qui est dans le nord du Bengale, et qu'on nommait *Matsya*, aujourd'hui le district de Dinajpour. Il dit que l'on voit encore les ruines de Sonitapoura, appelé aussi par M. Wilson *Sonapoura*. Ce dernier savant place l'empire de Bâna sur la côte de Coromandel, et il appelle sa capitale du nom de la déesse épouse de Siva, *Dêvicotta* ou *Cotavîpoura*, surnommée encore *Agnéya* et *Cotîvarcha*. (La mère de Bâna se nommait aussi *Cotavî*) Il est difficile de concilier ces deux opinions, à moins de supposer deux princes du même nom, dont les aventures auront été confondues. On trouve encore une ville de Sonitapoura sur les rives de la Godâvarî ; elle avait été la résidence du roi Moundja, et elle reçut ce nom parce que ce prince y périt avec une grande partie de son armée.

¹⁴ Nom de Siva.

race, une lutte incomparable, où tes bras développeront toute leur vigueur ». Ainsi parla le grand Tryambaca à Bâna, qui se leva plein de joie en bénissant le dieu son protecteur, ce dieu puissant qui porte à son cou la trace noire du poison¹⁵.

Triomphant déjà en idée, le superbe Asoura rentra dans son palais, sur lequel flottait sa brillante bannière. A peine arrivé, il dit en riant à Coumbhânda : « Je te ferai part d'une bonne nouvelle ». A ces mots, le fidèle conseiller, pénétré de joie, demanda à son maître : « O roi, et quelle est donc cette heureuse nouvelle que vous voulez me communiquer ? Vos yeux semblent briller d'espérance et de bonheur : vous me donnez le plus vif désir de connaître ce qui vous est arrivé. Qu'avez-vous obtenu de la faveur du dieu des dieux, et du grand Scanda ?

Expliquez-vous, seigneur. Indra, par la crainte que vous lui inspirerez, ira-t-il se réfugier dans le Pâtâla¹⁶ ? Est-ce là le triomphe que vous assure la protection de Siva et de Scanda ? Le dieu qui porte le trident vous a-t-il promis l'empire des trois mondes ? Les enfants de Diti seront-ils à l'abri de la terreur que leur cause Vichnou, forcés qu'ils sont, par la crainte de son tchakra, de se cacher au sein des flots ? Seront-ils désormais libres de cette terreur qui les assiège à la vue de Vichnou portant dans sa main la massue et le cimenterre ; et, sortant du Pâtâla, les Asouras seront-ils, par la force de votre bras, installés dans la demeure des dieux ? Bali, votre père, vaincu et enchaîné par Vichnou, va-t-il, ô roi, être arraché au séjour des ondes pour être rétabli sur le trône ? Allons-nous revoir ce prince, noble fils de Virochana, le front orné de la couronne, et le sein paré d'une guirlande divine ? Vainqueurs des habitants du ciel, nous est-il donné de reprendre ces trois mondes qui furent autrefois enlevés en trois pas¹⁷ ? Ce Nârâyana, ce fier conquérant, qui remplit les airs des éclats sonores de sa conque orgueilleuse, est-il destiné à devenir notre prisonnier ? La faveur du dieu qui porte le signe du taureau sur son étendard est-elle pour vous tellement prononcée qu'avec raison votre cœur batte de joie, et que vos yeux se remplissent de larmes ? Enfin la bonté d'Īswara¹⁸ et la sagesse de Cârîkéya vous assurent-elles la domination universelle ? »

Ainsi parla Coumbhânda. Bâna, excité par ces paroles, et tout frémissant de plaisir, lui répondit : « Fatigué de mon inaction, je me suis adressé à Mahâdéva, à celui qui porte avec orgueil l'arc Pinâca¹⁹. Je lui ai exposé le désir que j'avais d'éprouver la fortune des combats, et l'ai prié d'exaucer le plus ardent de mes vœux. Le divin Hara²⁰, si terrible pour ses ennemis, a bien voulu m'adresser un long discours, et n'a pas dédaigné de me sourire : Avant qu'il soit peu, m'a-t-il dit, tu obtiendras l'objet de tes désirs. Quand tu verras tomber ta bannière sur laquelle est l'image d'un paon²¹, alors tu sauras que le moment du combat est arrivé. O fils de Diti, ce combat sera long et terrible.

Comblé de joie, je me suis prosterné devant le dieu qui porte un taureau sur son étendard, et je suis venu auprès de toi » « Prince, dit Coumbhânda, il me semble que cette parole n'est pas d'un bon augure ».

Ils parlaient ensemble, quand le drapeau élevé sur le palais tomba tout à coup, frappé par la foudre d'Indra. L'Asoura, en voyant tomber sa bannière, est transporté de joie, et

¹⁵ Voyez plus haut la note 7.

¹⁶ Les régions inférieures.

¹⁷ Voyez cette histoire, lecture XLI, torn. I. On la verra plus loin avec plus de détails

¹⁸ Nom de Siva.

¹⁹ Voyez lecture CXLVII, note 7.

²⁰ Nom de Siva.

²¹ Le paon était l'oiseau de prédilection de Cârîkéya, qui en avait fait sa monture.

reconnaît le signal du combat. En ce moment le sol frémit, ébranlé par le tonnerre ; on entend sur la terre les miaulements d'un chat invisible²² ; Vâsava, le roi des dieux, fait pleuvoir une pluie de sang sur Sonitapoura. Une grande comète, heurtant le soleil, descend ensuite sur la terre. L'astre du jour, s'éloignant de sa route, se jette du côté de Bharanî²³ qu'il inquiète. Des milliers de nuages sanglants s'abattent sur les arbres consacrés²⁴, et des étoiles menaçantes traversent le ciel. Râhou²⁵ dévore le soleil au moment de l'Aparwan²⁶. L'ouragan se précipite sur le monde, dont il semble annoncer la fin. Dhoûmakétou²⁷ envahit le midi. Les vents soufflent à la fois des divers points de l'horizon. Un brouillard épais a couvert le soleil, et l'on n'aperçoit qu'un disque²⁸ revêtu des trois couleurs de l'éclair, au fond noir, au bord rouge et blanc. Angâraca²⁹ s'écarte de son chemin pour aller effrayer les nymphes Criticâs³⁰, et semble menacer l'étoile qui a présidé à la naissance de Bâna. Un arbre sacré³¹, distingué par ses mille branches et honoré par les vierges Asouras, tombe à terre subitement.

On venait rapporter à Bâna tous ces prodiges effrayants ; et lui, égaré par son orgueil, refusait de voir la vérité. Mais le sage Coumbhânda ne prévoyait que trop bien l'avenir, et dans sa crainte ce ministre de Bâna pensait à toutes les fautes que son maître avait commises. « Tous ces signes, lui disait-il, ne sont pas heureux, et je ne doute pas qu'ils ne présagent la ruine de votre trône. Et nous, ministres et sujets, nous partageons le sort d'un prince aveugle et imprudent » « Allons ! s'écriait Bâna, entraîné par son fol orgueil, que l'étendard d'Indra soit abattu, et que ce dieu tombe, victime de sa présomption ! » Enivré par la faveur du dieu des dieux, il se croit déjà vainqueur, le malheureux, et il court à sa perte. Il demande à grands cris le combat, et, pour faire mieux éclater sa joie, il donne un grand festin où sont admis les Dêtyas et leurs femmes.

Cependant Coumbhânda, toujours pensif, se promenait dans le palais, et envisageait cet avenir que lui annonçaient de si tristes présages. « Un roi imprudent et insensé, gâté par la fortune, veut tenter le sort des combats, et ne pense pas aux maux qui le menacent. L'apparition de tous ces prodiges ne sera pas vaine. Je voudrais bien que mes craintes ne fussent qu'imaginaires. La présence de Siva et de Câtikéya en ces lieux n'est peut-être pour nous qu'un malheur ; et je tremble qu'elle ne soit l'occasion de notre ruine. Pourvu encore que le malheur que je redoute ne menace que notre fortune et respecte nos jours !

²² Je n'ai trouvé que ce sens singulier pour ce vers : ननदान्दहितो भूमौ वृषदंशो जगन्न च . L'animal qui guette et détruit la souris est bien ici l'image naturelle de l'ennemi secret qui menace Bâna.

²³ Constellation. Voyez lect. LXXIX, note 12.

²⁴ Ces arbres consacrés portent le nom de *tchêtyavrikcha*, ou *tchêtyadrouma*. Ce sont des arbres, tels que le figuier, qui croissent dans un village ou aux environs, et pour lesquels on a une grande vénération.

²⁵ L'éclipse personnifiée. Voyez lect. LXXIX, note 17.

²⁶ Voyez *ibid.*, note 16.

²⁷ Dhoûmakétou, ou simplement Kétou, est le noeud descendant. La mythologie rapporte que Râhou est la tête, et Kétou la queue du serpent qui avait goûté de l'Amrita, et que Vichnou coupa en deux morceaux. L'astronomie en fait deux planètes. Voyez Recherches asiatiques, tom. II.

²⁸ त्रिवर्णपरिघो, *trivarnaparigho*. Voyez pour ce mot *parigha* la lecture LXXIX, note 13, et la lecture CLXII, note 10.

²⁹ C'est la planète de Mars.

³⁰ Voyez IIIe lecture, note 25.

³¹ C'est-à-dire un *tchêtyavrikcha*. Voy. plus haut, note 3.

Oui, cette disgrâce me semble inévitable. Tous les Dânavas partagent la folie de leur prince. Sans doute le maître de la terre, celui qui a créé les Dévas et les Dânavas, celui qu'on appelle Bhava³², habite cette ville avec Cârtikéya, son fils bien-aimé ; sans doute Bâna a toujours possédé l'affection de Bhava ; mais le malheureux, dans l'excès de son imprévoyance, lui a demandé une faveur qui doit le mener au trépas. Il ne gagnera rien à ce combat qu'il désire. Si les amis de Vichnou, si Indra et les autres habitants du ciel obtiennent quelque nouvel avantage, ils le devront à Bhava lui-même. Cependant qui peut résister à la force de Bhava et de Coumâra, combattant pour Bâna ? Ah ! l'oracle du dieu s'accomplira : il y aura un grand combat, mais ce sera pour la perte de tous les Dêtyas ». Telles étaient les pensées du prudent Coumbhânda : il songea dès lors à trouver quelque moyen de salut. Car il savait que ceux qui luttent contre les dieux, source de toute pureté, finissent toujours, comme Bali, par succomber.

CENT-SOIXANTE ET TREIZIÈME LECTURE.

MISSION DE TCHITRALÉKHA.

Vêsampâyana dit :

Un jour Siva, sur les bords agréables d'une rivière, se livrait avec Dévî aux plus doux ébats. Autour d'eux des troupes d'Apsarâs et de Gandharvas les amusaient par leurs danses et leurs chants. Des fleurs de toutes les saisons embellissaient ces bois ; le Pâridjâta et le Santâna¹ ornaient les bords de cette rivière et embaumaient les airs des parfums les plus suaves. Au son des flûtes, des guitares, des tambourins, les Apsarâs mêlaient leurs accents mélodieux. Elles remplissaient l'office des Soûtas et des Mâgadhas², et célébraient le dieu des dieux, brillant de beauté, orné d'une guirlande de fleurs et vêtu d'une robe rouge. Elles charmaient enfin les oreilles et les yeux du bienfaisant Hara et d'Oumâ son épouse. Tchitralékhâ et les autres Apsarâs imitaient les gestes, les manières, tout l'extérieur de Dévî adressant en riant ses hommages à son époux. D'un autre côté les divins compagnons de Siva, ces sages, savants dans tous les secrets, prenaient aussi tous l'apparence de Mahâdéva ; et la scène que jouait Dévî avec Siva, chaque Apsarâ la répétait vis-à-vis de chacun de ces saints personnages. Les doux propos, les accents de plaisir retentissaient de tout côté, et Siva, charmé de ce spectacle, ressentait une joie incomparable³. En ce moment la princesse, fille de Bâna et nommée Ouchâ, aperçut sur les bords de la rivière les jeux de la déesse et de son époux. Elle vit Mahâdéva, brillant comme les douze Âdityas, et prenant pour plaire à Dévî toute espèce de formes. Aussitôt Ouchâ souhaita de ressembler à Pârwatî : « Heureuses, disait-elle, les femmes qui, près d'un époux qu'elles aiment, peuvent ainsi se livrer au plaisir ! » La déesse, fille d'Himâlaya, connut la pensée d'Ouchâ, et elle lui adressa ces paroles, qui charmèrent l'esprit de la jeune princesse :

« Ouchâ, bientôt tu goûteras avec un époux ces plaisirs que je goûte moi-même avec le divin Siva ». A ces mots, Ouchâ, le regard tout confus, demanda d'un ton passionné : « Et quand viendra ce moment ? » Pârwatî reprit en souriant : « Ouchâ, écoute mes paroles ;

³² Surnom de Siva.

¹ Arbres célestes.

² Voyez lecture V, tom. I.

³ Il est une danse, nommée *lâsya*, inventée, dit-on, par Pârwatî, et communiquée par cette déesse à Ouchâ. Elle consiste surtout en pantomimes, et est exécutée par des femmes, qui semblent glisser sans remuer les pieds. C'est peut-être à ce genre de danse qu'on fait ici allusion

voici comme tu connaîtras ton époux. La douzième nuit du mois de Vêśākha⁴, il viendra pendant ton sommeil te prouver son amour ». La fille du prince Dêtya s'éloigne avec sa suite, satisfaite de cette réponse.

La belle princesse et ses amies se livraient à de joyeux ébats et s'amusaient à se frapper mutuellement en cadence la paume de la main⁵. Auprès d'elle accouraient de jeunes vierges distinguées parmi les filles des Kinnaras, des Yakchas, des Nâgas, des Dêtyas ou parmi les Apsarâs. Elles disaient à Ouchâ : « Ton époux ne tardera pas à paraître ; tel est l'oracle de Dêvî, et cet oracle ne sera pas trompeur. La déesse te prépare un mari distingué par sa beauté et sa naissance ». Ouchâ accueillait avec plaisir les paroles de ses amies : elle pensait en secret à la promesse que lui avait faite Pârwatî, et se rappelait les jeux de la forêt, dont elle avait été le témoin. A la fin du jour la déesse disparut, et toutes ses compagnes partirent pour leurs demeures, les unes sur des chevaux, des chars ou des éléphants, les autres sur l'aile même des vents. La princesse rentra dans la ville avec son heureux cortège. Cependant le mois de Vêśākha était arrivé : la douzième nuit du pakcha blanc⁶, Ouchâ était couchée dans son palais, et non loin d'elle était la troupe fidèle de ses compagnes. L'époux qui lui avait été désigné par l'oracle vint pendant son sommeil, et, triomphant de sa pudeur, la laissa éperdue, pleurant, toute sanglante. Elle se lève aussitôt ; et son amie Tchitralékhâ⁷, en la voyant tremblante de peur, en entendant ses gémissements, lui dit avec tendresse : « Ouchâ, ne tremble pas ; pourquoi t'affliger et te désespérer ? Petite-fille de Bali, dois-tu donc t'abandonner à la crainte ? O ma belle, ce n'est pas dans ta famille que l'on connaît la terreur. Rassure-toi, ton père n'a-t-il pas la force de vaincre les dieux eux-mêmes ? Allons, du courage ; ne t'afflige point. La crainte ne convient pas dans ce séjour. Plus d'une fois l'époux de Satchî, le maître des Souras, sans avoir osé approcher de nos murs, s'est vu terrassé par ton père. Telle est la frayeur que le nom de Bâna inspire à tous ces dieux. Ton père n'est-il pas le plus grand des Asouras, le vaillant fils de Bali ? »

Telles étaient les paroles qu'une amie adressait à Ouchâ ; celle-ci lui expliqua en rougissant l'accident qui lui était arrivé pendant son sommeil. « Ainsi déshonorée, lui dit-elle, comment puis-je supporter la vie ? Que dirai-je à mon père, ennemi et vainqueur des dieux ? J'ai souillé la gloire de notre illustre maison. Certes la mort est désormais pour moi préférable à la vie. Cet époux que je désirais, comment s'est-il présenté à moi ? O sommeil aussi funeste que la plus pénible veille ! En quel état il m'a réduite ! Désormais la vie m'est odieuse. Honte de ma famille, objet de mépris, privée de tout espoir, pourrais-je tranquillement supporter la vue des femmes vertueuses ? »

Ainsi gémissait la belle Ouchâ, au milieu de ses compagnes : ses yeux étaient baignés de larmes. Elle pleurait comme l'épouse qui vient de perdre son époux. Ses amies éperdues lui disaient : « Dans toute action, bonne ou mauvaise, il faut considérer l'intention ; et la tienne n'a point été coupable. Tu es la victime de la violence, et ta vertu ne souffre pas d'un accident survenu pendant le sommeil. Tu ne mérites en cette circonstance aucun reproche, et dans ce monde mortel la faute commise pendant le sommeil n'en est pas une. C'est ainsi que raisonnent les sages Richis, instruits dans la science du devoir. On appelle pécheresse sur la terre celle qui a failli par une de ces trois choses, l'âme, la voix ou l'action. Ton âme n'est point entachée d'une souillure qui est involontaire. Comment, pénitente et pieuse,

⁴ Avril-Mai.

⁵ तालिकासन्निपात.

⁶ Voyez lecture VIII, tom. I.

⁷ Je crois que cette Tchitralékhâ est la fille de Coumbhânda, dont il va être question tout à l'heure, et qui est appelée Râmâ dans la CLXXXVIe lecture ; il faut la distinguer de l'Apsarâ Tchitralékhâ.

sentirais-tu l'atteinte du péché ? Si, de ta nature, bonne, sage et pure, tu as été surprise pendant que tu étais endormie, tu n'as manqué en rien au devoir. On nomme vicieuse celle dont l'âme fut corrompue d'abord, et qui s'est ensuite souillée par l'action ; mais toi, tu as été vertueuse. Noble, belle, distinguée par tes austérités et ta sagesse, tu ne peux accuser que la fatalité, qu'il n'est pas possible de maîtriser ».

A ces raisonnements que l'on adressait à la pauvre princesse, qui ne cessait de gémir et de verser des larmes, la fille de Coumbhânda ajoutait cette importante considération : « O ma belle amie ! oublie ton chagrin : tu es pure de toute faute. Je me rappelle bien le discours que t'a tenu Dévî, en présence même du grand Siva, lorsque tu lui demandais un époux ; et toi-même tu dois t'en souvenir. Dans le mois de Vêsâkha, t'a-t-elle dit, la douzième nuit du pakcha blanc, le héros qui viendra dans ton palais, même malgré tes pleurs, te prouver son amour, ce héros invincible sera ton époux. La déesse a répondu au voeu de ton coeur ; et son oracle a dû s'accomplir. Ainsi, pourquoi gémirais-tu, ô toi qui égales en beauté la lune elle-même ? » La charmante fille de Bâna se rappela en effet la parole de Pârwatî, et elle commença à se consoler. « Oui, dit-elle, je me souviens de ce que la déesse m'a annoncé au milieu de ses jeux avec Siva. Ce qu'elle m'avait prédit vient de se réaliser dans mon palais. Mais comment connaître ce mari que l'épouse du maître du monde m'a indiqué ? Voilà l'oeuvre difficile ».

La fille de Coumbhânda, sensée et remplie d'expérience, lui répondit : « Sans doute il n'est guère possible de deviner la naissance, la gloire et les exploits de ce héros. Qu'en penses-tu toi-même ? Par quel moyen nous serait-il permis de connaître ce voleur d'amour⁸ qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas, qui n'apparaît que pendant le sommeil, qui s'introduit furtivement dans le gynécée, et vient, au milieu des pleurs et de la violence, s'emparer de ta personne, ô charmante princesse ? Certes, on ne saurait douter de la grandeur d'âme de celui qui, seul, ose pénétrer dans une ville aussi célèbre que la nôtre. Les Âdityas, les Vasous, les Roudras, les brillants Aswins craignent de se présenter dans Sonitapoura. Quelle existence glorieuse est réservée à celle qui aurait un époux aussi distingué, aussi vaillant ? Tu dois t'estimer heureuse que la faveur de Dévî t'ait donné un semblable mari, aussi puissant que Candarpa⁹. Je vais maintenant te dire ce qu'il est à propos de faire, pour savoir quel est le père, le nom, le pays de cet époux ».

Ouchâ, rougissant d'amour, dit alors à la fille de Coumbhânda : « O mon amie, et comment pourrai-je le connaître ? Réfléchis toi-même ; je ne sais que répondre, on est sujet à se tromper dans ses propres affaires. Vois, et tâche de me rendre la vie ». A cette instance d'Ouchâ, l'aimable fille de Coumbhânda répondit : « Il faut sur-le-champ appeler auprès de toi l'Apsarâ Tchitralékhâ, habile à trouver d'heureux expédients : elle connaît parfaitement les trois mondes ». Aussitôt Ouchâ, passant de l'étonnement à la joie, fait venir l'Apsarâ Tchitralékhâ. Cette tendre amie se présente, et la malheureuse princesse la saluant avec respect : « Écoute, lui dit-elle, la déclaration que je vais te faire. Si aujourd'hui même tu ne m'amènes pas l'époux qui m'est cher, le héros à l'oeil de lotus, égal en puissance à l'éléphant furieux, je suis résolue à mourir. Hâte-toi, ô ma belle amie ».

Tchitralékhâ, relevant peu à peu le courage d'Ouchâ, lui dit : « Ce que tu demandes n'est pas facile à deviner : car on ne connaît ni la famille, ni la tribu, ni la forme, ni les qualités, ni le pays de ce personnage. Toutefois sa personne est connue de toi. Voici donc ce qu'il est possible de faire. Suis en tout les instructions que je te donnerai. Je vais te faire le portrait de tous ceux qui se distinguent par leur naissance, leur extérieur et leurs qualités chez les Dévas, les Dânavas, les Yakchas, les Gandharvas, les serpents, les Râkchasas et les

⁸ रतितस्कर ou रतिचौर.

⁹ Nom du dieu d'amour.

mortels : dans sept jours je te montrerai ces portraits ; tu reconnaîtras sur la toile celui qui est ton mari, et tu pourras alors réclamer hautement son amour » « Ainsi soit fait, dit Ouchâ à sa chère Tchitralékhâ, rien n'est mieux imaginé ». Aussitôt celle-ci se met à l'oeuvre ; d'une main savante elle trace la ressemblance de tous les personnages les plus renommés, et au bout de sept jours elle vient développer sa toile devant Ouchâ et ses autres amies. C'était une galerie complète de tous les princes qui pouvaient avoir quelque célébrité parmi les Dévas, les Dânavas, les Kinnaras, les serpents, les Yakchas, les Râkchasas, les Gandharvas, les Asouras, les Dêtyas et les mortels. « Vois, dit-elle à Ouchâ, tous ces portraits ; reconnais celui de l'époux que tu as vu pendant ton sommeil ». Elle fait passer sous ses yeux toutes ces peintures, et arrive aux princes de la race d'Yadou. C'est alors que, frappée d'étonnement, Ouchâ aperçoit Anirouddha, et dit à Tchitralékhâ : « Le voilà, le voleur d'amour qui s'est introduit dans mon palais, et qui pendant mon sommeil a surpris ma tendresse. Je le reconnais à sa beauté ; c'est bien là le coupable. O Tchitralékhâ, parle-moi de lui ; dis-moi ce que tu sais de son histoire, de ses qualités, de sa naissance. C'est surtout dans le malheur que l'on doit retrouver l'amitié. Oui, l'amour me transporte. Deviens mon guide en cette circonstance ; c'est à toi que je veux confier le succès de cette affaire ».

Tchitralékhâ lui dit : « Ce héros, ton époux, est le petit-fils du sage Crichna, maître des trois mondes, et le fils de Pradyoumna : il est renommé pour son courage, et dans les trois mondes il n'est personne qui l'égalé en force ; il peut déraciner les montagnes, et les briser les unes contre les autres. Tu es bien heureuse d'avoir reçu de l'épouse de Siva un mari d'une aussi bonne maison et de la race d'Yadou » « Eh bien ! reprit Ouchâ, ô ma belle amie, deviens ma messagère : il est une route qui m'est interdite, et qui cependant est la seule qui nous soit ouverte, c'est celle des airs ; mais toi, tu peux suivre cette route. Tu connais les secrets de l'yoga¹⁰ tu peux prendre les formes que tu veux, et ton esprit est fertile en expédients : charge-toi de m'amener promptement mon bien-aimé. Cherche un moyen pour nous réunir : car mon bonheur dépend maintenant de lui. Vois comment tu peux me faire arriver à ce but désiré. Je te l'ai déjà dit ; si aujourd'hui tu ne m'amènes pas cet époux semblable à un immortel, je sens que j'en mourrai ».

A ces paroles d'Ouchâ Tchitralékhâ répondit : « Aimable princesse, écoute mes raisons. Dwâravatî n'est pas moins forte que la ville de Bâna. Ses remparts sont de fer, ses portes sont solides, et elle est vigoureusement défendue par les Vrichnis qui l'habitent. Placée sur le bord de la mer et construite par Viswacarman, elle a été, par le dieu qui porte un lotus sur son ombilic, confiée à la garde de héros invincibles. Entourée d'une masse de rochers, de murailles, de fossés, on ne peut y arriver qu'en passant par des forts inexpugnables : elle est protégée par sept enceintes et par des montagnes élevées. Enfin il est impossible d'entrer dans Dwâravatî. Prends garde de compromettre ou ton père ou moi-même ». Ouchâ lui dit : « Ta puissance, qui est surnaturelle (yoga), te permet d'y entrer. Qu'est-il besoin de plus longs discours ? Telle est ma ferme résolution. Si je ne vois ce visage d'Anirouddha, que mon imagination compare à une lune brillante, il faut que je descende au séjour d'Yama. Mais le succès serait assuré, si quelqu'un se rendait auprès de lui. Veux-tu que je vive ? sois ma messagère. Si tu tiens à mon amitié, si ton affection est sincère en son langage, amène-moi promptement mon bien-aimé, ou je meurs. C'est le seul moyen de me sauver la vie. Une fois que l'amour nous a frappées, nous sommes prêtes à sacrifier notre vie, nos parents, l'honneur même de notre famille. Tout ce que les amants désirent, ils veulent le voir accompli : c'est ce que nous apprend la sagesse des livres. Oui, tu peux pénétrer dans Dwâravatî. Je t'en supplie, ô ma belle amie, procure-moi la vue de celui que je chéris » « Ta prière, dit Tchitralékhâ, est à mon oreille aussi douce que l'ambrosie. Tout

¹⁰ Pouvoir surnaturel : elle est une yoginî.

ce que pourra faire l'amitié par de bonnes et agréables paroles, sois sûre que je le ferai. Je me rends à l'instant à Dwâravatî, et je t'amènerai aujourd'hui cet Anirouddha, noble enfant des Vrichnis ».

Promesse désastreuse pour les Dânavas, et qui fut fidèlement accomplie ! Tchitralékhâ avait à peine fini de parler, et déjà elle avait disparu. Entourée de ses compagnes, Ouchâ resta toute pensive. Il était la troisième heure, quand Tchitralékhâ partit de la ville de Bâna pour aller porter le message de son amie. Elle honorait en passant les pénitents qu'elle rencontrait. En un moment elle arriva à Dwâravatî, soumise aux lois de Crichna, ornée de palais qui ressemblaient aux pics du Kêlâsa, et apparaissant à ses regards comme l'étoile qui brille au ciel.

CENT-SOIXANTE ET QUATORZIÈME LECTURE.

EMPRISONNEMENT D'ANIROUDDHA.

Vêsampâyana dit :

En arrivant à Dwâravatî, Tchitralékhâ s'arrêta devant le palais, et réfléchit au moyen de s'acquitter de sa commission. Tandis qu'elle pensait au parti qu'il lui fallait prendre, elle aperçut sur le bord de l'eau le Mouni Nârada qui se livrait à ses méditations. Aussitôt Tchitralékhâ, transportée de joie, s'approcha de lui, et, le front baissé, elle salua le saint Richi. Nârada lui donna sa bénédiction et lui dit : « Quel motif t'amène en ces lieux ? Dis-moi toute la vérité ». La nymphe, gardant une posture respectueuse, répondit à ce divin Dévarchi, que le monde honore : « Seigneur, daignez m'écouter : je viens ici chargée d'une commission difficile. Il s'agit d'emmener Anirouddha, et voici pourquoi. Dans la ville de Sonitapoura il existe un Asoura puissant, nommé Bâna, dont la fille, jeune et brillante beauté, s'appelle Ouchâ. Cette princesse est éprise du vaillant fils de Pradyoumna, et Pârwatî le lui a donné pour époux. Je viens le chercher pour le conduire dans cette ville de Sonitapoura, mais j'ai besoin que vous me dirigiez par vos conseils. Annoncez vous-même à Crichna l'objet de ma mission. Il est certain qu'il va éclater entre ce héros et Bâna un grand débat ; et, il faut l'avouer, l'Asoura est presque un dieu quand il s'agit de combattre. Je crains bien qu'Anirouddha ne puisse pas le vaincre ; et il sera nécessaire que le grand Crichna vienne triompher de cet ennemi aux mille bras. Je suis donc envoyée pour emmener Anirouddha. Comment ce prince accueillera-t-il cette nouvelle ? Comment Crichna recevra-t-il cette information ? Seigneur, daignez le disposer favorablement pour moi. Dans sa colère il peut brûler les trois mondes, et, si son petit-fils venait à périr, son imprécation seule me réduirait en cendres. O saint Mouni, j'implore vos avis ; faites que la princesse obtienne son amant, et que moi-même je sois à l'abri de tout danger ».

Nârada répondit à Tchitralékhâ : « Ne crains rien, et apprends de quelle manière il faut te conduire. Quand tu auras mené Anirouddha dans le palais de la jeune princesse, s'il est question de combat, appelle-moi aussitôt par ta pensée. J'ai un vif désir de voir ce combat ; je m'en promets une grande joie ; ne manque pas de m'en informer. Prends ce bol¹, dont l'effet est de rendre invisible à tous les regards. Tu peux, à ton choix, en communiquer la vertu à un autre ». Ainsi parla le grand Nârada : « Que votre volonté soit faite ! », répondit Tchitralékhâ ; et aussitôt, saluant le noble Richi, la nymphe, toujours sur l'aile du vent, se rendit au palais d'Anirouddha.

¹ Cette petite boule s'appelle विद्या तामसि, *vidyâ tâmasî*. Voyez lecture CLI, note 6.

Au centre de Dwâravatî se trouvait la demeure de Pradyoumna, et à quelque distance celle d'Anirouddha, ornée de portiques² et de colonnes d'or, d'arcades d'or et de lapis-lazuli, parée de guirlandes et de couronnes ; çà et là sont disposés des vases³ remplis de rafraîchissements ; ses terrasses⁴, brillantes comme le soleil, forment, autour du palais, l'effet d'un beau col de paon nuancé de riches couleurs. De tout côté étincellent les pierres précieuses et le corail ; de toute part retentissent les chants divins des Gandharvas. Tchitralékhâ reconnu à cette magnificence l'heureux séjour du fils de Pradyoumna : elle entra, et vit Anirouddha pareil, au milieu de ses femmes, au roi des astres s'élevant dans le ciel. Occupé de plaisirs et de jeux, et entouré de ses compagnes attentives à prévenir ses désirs, il savourait de douces liqueurs⁵, couvert de riches vêtements, et assis sur un siège magnifique, pareil enfin au dieu, petit-fils d'Élavilâ⁶. Au son des instruments les plus agréables se mariaient les voix les plus harmonieuses. Et cependant l'esprit d'Anirouddha était distrait. Des femmes charmantes dansent, chantent autour de lui ; et Tchitralékhâ s'aperçoit que son âme n'est point émue : il n'a pas l'air de goûter ces plaisirs, qui semblent n'avoir plus aucun attrait pour lui. C'est qu'un songe occupe toute sa pensée. Tchitralékhâ se rassure : elle n'a plus de crainte en voyant ce héros, au milieu de ce cercle de femmes, pareil à cet animal qui est le symbole d'Indra⁷. Et elle se disait à elle-même : « Que dois-je faire ? Allons, il faut l'aborder ». En ce moment elle était invisible par l'effet du bol mystérieux. Alors, du milieu de l'air où elle planait elle descend vers le palais. Elle apparaît au seul Anirouddha, dont les yeux sont miraculeusement ouverts pour la voir : elle le mène à l'écart, et lui dit d'une voix douce et tendre :

« Salut à toi, héros enfant d'Yadou. Et le jour et la nuit chacun travaille pour ton bonheur. Écoute : j'ai à te dire un secret qui intéresse tes amours, et je viens te parler au nom d'Ouchâ, mon amie. Oui, je suis envoyée près de toi par une jeune beauté qui t'a vu, qui est devenue ton épouse durant son sommeil, et qui garde ton image en son cœur. Elle pleure, elle gémit, elle respire à peine, elle se consume dans son amour, ne formant qu'un seul vœu, celui de te voir. Viens auprès d'elle, et tu sauveras ses jours : autrement sa mort est certaine. Je sais que tu as mille épouses dans ton palais ; cependant tu ne peux t'empêcher de donner ta main à une femme éprise d'amour pour toi. C'est Dêvî elle-même qui a fait naître en elle cette passion ; j'ai exposé devant ses yeux divers portraits : elle t'a reconnu, et elle ne vit plus maintenant que de l'espérance de revoir celui dont elle conserve les traits en son souvenir. Enfant d'Yadou, aie pitié de son amour ; elle et moi, nous t'en conjurons avec respect. Je te parlerai aussi de sa naissance, de sa famille, de ses qualités ; je te dirai quel est son rang et son caractère, de quel père elle est née. Elle est la

2 वैदिका, *vêdicâ*.

3 पूर्णकुम्भ, *poûrnacoumbha*. J'ai traduit d'après l'idée exprimée dans la lecture CXLVI. Cependant il se peut que ces vases, au lieu d'être remplis de liqueurs agréables, ne le soient que d'eau ; cette eau, agitée par des esclaves, répand la fraîcheur dans les appartements. *Poûrnacoumbha* peut aussi être confondu avec *poûrnâpâtra*, mot qui s'emploie pour désigner des vases dans lesquels on met les étoffes et autres présents qu'un prince destine à ses amis ou favoris.

4 प्रासाद, *prâsâda*.

5 मधुमाध्विक, *madhoumâdhwîca*. M. Wilson dit que c'est une liqueur extraite des fleurs du *bassia latifolia*.

6 Épouse du Richi Poulastya, et aïeule de Couvéra, dieu des richesses.

7 शक्रद्वज, *sacradhwadja*, c'est-à-dire l'éléphant.

filles du roi de Sonitapoura, du grand Asoura Bâna, petit-fils de Virotchana⁸. Uniquement remplie de ta pensée, elle ne peut plus vivre sans toi. L'amour et la volonté de Dêvî se réunissent pour faire de toi son époux. Ce n'est qu'à cette condition qu'elle peut consentir à vivre ». Ainsi parla Tchitralêkhâ ; Anirouddha répondit : « C'est elle certainement que j'ai vue moi-même en songe. Apprends mon secret, ô charmante messagère : sa beauté, ses grâces, ses manières, sa tendresse, ses pleurs, tout se représente à chaque instant du jour à ma pensée, et me jette dans un délire inexplicable. Si tu veux mériter ma reconnaissance, ô Tchitralêkhâ, si tu veux te montrer mon amie, conduis-moi auprès d'elle, et que je voie ma bien-aimée. Brûlé des feux d'amour, empressé de me réunir à mon amie, je t'en supplie les mains jointes⁹, réalise, oh ! réalise mon songe ».

Tchitralêkhâ répondit à ces mots : « Mon voyage portera ses fruits et l'espoir de mon amie sera comblé. Que votre volonté soit donc faite ! » ajouta-t-elle ; et bien assurée de l'amour d'Anirouddha, elle le rend tout à coup invisible dans son propre palais, au milieu même de ses femmes, l'emmène en le tenant par la main, le conduit par la route que fréquentent les Siddhas et les Tchâranas, et arrive promptement à Sonitapoura. Les deux voyageurs, cachés à tous les yeux par la vertu du bol magique, descendent à l'endroit où se trouvait Ouchâ.

Tchitralêkhâ découvre tout à coup aux regards de la princesse, Anirouddha, orné de diverses parures et de guirlandes, couvert d'un vêtement magnifique et semblable au beau Candarpa. A cette vue, Ouchâ sourit ; elle éloigne ses compagnes qui étaient auprès d'elle, et introduit le héros dans son palais. Ses yeux sont rayonnants de joie et s'attachent avec tendresse sur l'objet de son affection ; elle offre au noble Yâdava les présents de l'arghya. et embrassant Tchitralêkhâ, elle lui prodigue les noms les plus aimables. Mais bientôt un sentiment de crainte pénètre dans son âme ; elle dit à sa confidente : « O mon amie, comment ferons-nous pour tenir cette aventure secrète ? Le bonheur est dans le mystère, mais si nous sommes découverts, notre vie est en danger ». Et en même temps elle se retire avec son amant dans un lieu solitaire, mais sa terreur n'en est pas moins grande.

Tchitralêkhâ lui adressa ces mots pour la rassurer : « Écoute, ô mon amie ! Le destin que l'homme se crée à lui-même peut être détruit en un moment. Mais si la faveur de Dêvî t'est véritablement acquise, personne ne pourra découvrir le mystère dont vous aurez soin de vous envelopper ». À ce discours de son amie, Ouchâ baisse les yeux : « Qu'il en soit donc ainsi ! » s'écrie-t-elle ; puis elle dit à Anirouddha : « Celui qui pendant mon sommeil est venu surprendre mon amour appartient à une famille distinguée : c'est un pareil motif qui m'a fait succomber au désir de posséder le cœur d'un amant aussi rare. Noble héros, vous répandez le bonheur autour de vous, et je réclame une place dans votre cœur, que d'autres déjà ont su toucher ». Ainsi s'exprimait Ouchâ avec autant de douceur que de prudence ; en même temps ses yeux étaient remplis de larmes de joie. Anirouddha essuie ces douces larmes, il sourit, et d'une voix qu'une véritable passion inspire, il lui tient ce langage séduisant : « O ma belle et charmante amie, mon bonheur, dont vous venez de me parler, dépend de votre bonté pour moi. Recevez l'hommage de mes sentiments. C'est la première fois que je vois réellement ces lieux : une fois déjà, mais en songe et pendant la nuit, j'ai visité ce gynécée. C'est à votre faveur que je dois maintenant d'y être admis. L'oracle de l'épouse de Roudra ne sera pas vain : fort de la protection de cette déesse et comptant sur votre indulgence, je me présente aujourd'hui. Oh ! grâce pour ma présomption ; j'implore de vous mon pardon ». Il dit, et dans leur asile mystérieux ces deux amants réunis goûtaient le plaisir de se retrouver, plaisir qui pour Ouchâ n'était pas

⁸ Voyez lecture III, tom. I.

⁹ ऋषोऽञ्जलिर्मया बद्धः.

sans un mélange de crainte. Quelques moments après, leur mariage fut consacré par le rite Gândharva¹⁰. Chaque jour était témoin de leur bonheur, leur tendresse égalait celle des oiseaux nommés tchacravâcas¹¹ ; ornée de guirlandes divines, et belle de son amour, Ouchâ s'abandonnait sans réserve aux charmes de cet hymen, qui resta quelque temps secret.

Cependant le héros Yâdava, couronné de fleurs, paré de guirlandes et de vêtements dignes des dieux, fut enfin aperçu par les gardes de Bâna. A l'instant cette nouvelle fut portée au roi : on lui dénonça l'outrage fait à la personne de sa fille. Dans sa colère le fils de Bali, le vaillant et terrible Bâna, fait rassembler la troupe de ses satellites. « Allez, leur dit-il, que le malheureux soit mis à mort, qu'il expie l'affront fait à notre race. La honte d'Ouchâ retombe sur toute sa famille : c'est nous-mêmes qu'il attaque, celui qui, dédaignant de la demander à son père, est venu la déshonorer par sa violence. Quelle est donc la force, quel est le courage du misérable insensé qui ose pénétrer dans notre ville et jusque dans notre palais ! » Ce discours a excité l'ardeur des satellites. A peine ont-ils reçu ces ordres, qu'ils sortent pour aller attaquer Anirouddha. Élevant dans leurs mains leurs armes menaçantes, inspirant la terreur par leurs costumes divers, ces Dânavas irrités ont juré la mort du fils de Pradyoumna.

Celui-ci, entendant les pas de cette troupe armée, s'est levé promptement ; il demande quel est ce bruit, et il voit autour du palais une foule de soldats qui l'assiègent. La fille de Bâna, à ce spectacle, pousse des cris de douleur : ses yeux se remplissent de pleurs, elle tremble pour les jours d'Anirouddha. Le héros, ému par les larmes et les pieuses clameurs de son épouse, lui dit pour la rassurer : « Tu n'as rien à craindre, ô ma belle amie ; tant que je vivrai, tes jours sont en sûreté. Au contraire tu dois te réjouir, car le moment du triomphe est arrivé. Je ne m'inquiète pas de la présence de tous ces satellites de Bâna. Tu vas aujourd'hui juger de ma force ». Aussitôt il s'approche de ses ennemis, seul et confiant dans sa propre valeur ; il est poussé par la colère, et ses dents mordent ses lèvres.

C'est alors que Tchitralékhâ, entendant les cris de fureur des soldats de Bâna, appela par sa pensée le divin Nârada. A l'instant ce grand Mouni arriva dans la ville de Sonitapoura, et, se tenant dans l'air, il dit à Anirouddha : « Courage, noble héros, ne crains rien : je viens pour te rassurer ». Anirouddha voit Nârada, le salue, et, l'âme contente et remplie de force, il s'avance au combat. Aux cris de tous ses adversaires réunis, ce guerrier s'élançe, comme l'éléphant blessé par la pointe du croc¹² qui le dirige. Ses ennemis en le voyant sortir du palais, plein de courage, les dents enfoncés dans ses lèvres, commencèrent à trembler, et déjà ils songeaient à fuir. Dès la porte du gynécée, il saisit sa massue incomparable, et, pour la perte d'un grand nombre, il la brandit avec cette force et cette habileté qui lui sont naturelles. Les autres cherchent à lui résister : ils font pleuvoir sur lui une grêle de flèches, agitent leurs massues, leurs épées, leurs lances, leurs tridents. Cependant, assailli de tout côté par les Dânavas irrités, le fils de Pradyoumna reste immobile ; sa voix résonne comme le bruit du nuage orageux dans la saison des chaleurs. Promenant dans les rangs de ses ennemis sa terrible massue, il est au milieu d'eux comme le soleil, dans le ciel, entouré de nuages. Nârada, couvert d'une peau noire¹³, et son bâton à la main, le regardait avec plaisir, et l'encourageait du geste et de la voix. Les Dânavas, frappés par cette massue redoutable et puissante, s'enfuirent de peur, comme des nuages

¹⁰ Voyez lecture CLI, note 2.

¹¹ Voyez lecture CXXXVII, note 6.

¹² तोत्र, *totra*.

¹³ C'est la peau d'une antilope noire, que porte l'anachorète.

poussés par le vent. En voyant son triomphe, le vaillant Anirouddha poussa un cri de lion : ainsi résonne la nue qui couvre le ciel vers la fin de l'été. « Arrêtez », disait-il aux guerriers Dânavas, et il continuait à les frapper. Ceux-ci poursuivis avec vigueur, la tête baissée, revinrent auprès de Bâna, et là, respirant à peine, tout couverts de sang, affaiblis par la crainte, ils paraissaient tristes et abattus. « Courage ! leur criait le roi ; bannissez cette vaine terreur, rassemblez-vous et combattez, vaillants Dânavas ». Ainsi leur parlait Bâna, et leurs regards exprimaient la crainte dont ils étaient pénétrés. « Eh ! quoi, leur disait-il, oubliant votre gloire à jamais célèbre, vous vous abandonnez à la faiblesse, comme de méprisables ennuques ! Et quel est donc celui dont l'aspect vous épouvante ? Vous si habiles à manier les armes, vous voulez déshonorer votre race. Je le vois bien, je ne dois plus compter sur vous. Allez, éloignez-vous de moi, et périssez honteusement. ».

Telles étaient les paroles terribles dont Bâna gourmandait ses soldats : des milliers d'autres sont appelés pour les remplacer. Une armée formidable par son nombre et ses traits menaçants se présente au combat, excitée par son chef : l'air retentit au loin du bruit de ces guerriers dont les yeux brillent de colère ; on croirait entendre le roulement des nuages étincelant du feu des éclairs. Les uns, fermes sur la terre, poussent des cris semblables à ceux des éléphants ; les autres, suspendus dans l'air, font entendre des clameurs telles que le fracas des nues dans la saison des pluies. Quand cette armée fut rassemblée, de tous les rangs s'élevèrent des voix qui disaient : « Arrête, arrête ! » Alors Anirouddha commença à les attaquer ; c'était merveille que de voir un seul homme résister à des milliers d'ennemis courageux. Il leur enlevait leurs massues et leurs lances, et s'en servait pour les frapper ; puis, sur le front même de la bataille, brandissant sa propre massue, il abattait une foule de guerriers. Armé d'un cimenterre, couvert d'un bouclier qu'il avait ravi à ses victimes, il allait portant la mort dans les rangs de ses adversaires. On le vit, trente-deux fois différentes, aller, pénétrer, revenir, plonger et tourner en tous sens au milieu des bataillons ennemis. On le vit, à plusieurs reprises, seul, sous les yeux du prince aux mille bras, paraissant se faire un jeu des combats, et terrible comme la Mort dévorante. Pressés par ce héros, couverts de sang, succombant sous les coups, les Dânavas reculèrent du côté de Bâna : des milliers d'éléphants, de chevaux, de chars étaient abattus çà et là. De toute part s'élevaient des cris plaintifs, et le ciel répétait de longs gémissements. Telle était la terreur qui avait frappé les Dânavas, que, vomissant le sang, et découragés par la vue de leurs désastres mutuels, ils perdaient toute espèce d'espoir. Jamais dans leurs combats avec les dieux ils n'avaient éprouvé une crainte pareille à celle que leur inspirait Anirouddha. Les uns élevés comme de hautes collines, brandissant dans leurs mains des massues, des tridents, des épées, tombaient à terre baignés dans leur propre sang ; les autres, troublés par la peur, lançaient de loin leurs flèches mal assurées, dont l'air était obscurci, mais rien ne pouvait soutenir l'attaque d'Anirouddha.

Bâna, voyant son armée dispersée, et privé de tout espoir, brillait dans sa colère, comme le feu du sacrifice que le bois alimente. Cependant Nârada sautait de joie au milieu des airs, et applaudissait au triomphe d'Anirouddha. Bâna, dans l'ardeur de son ressentiment, s'élance sur un char que dirige Coumbhânda, et s'approche de son ennemi, élevant dans ses mille mains des épées, des haches, des massues, des tridents : on dirait le dieu Indra entouré de cent étendards. Quelques-unes de ses mains tiennent l'arc tendu, et ses doigts sont défendus par un bourrelet de cuir¹⁴ contre la tension de la corde. Il pousse des cris de lion, il agite son arc, son oeil est rouge de colère : « Arrête, s'écrie-t-il, arrête ! » A ces mots l'invincible fils de Pradyoumna tourne les yeux du côté de Bâna, et il sourit. Il voit le Dânavas qui se présente au combat dans le même appareil que jadis Hiranyacasipou, lors

¹⁴ गोधा, *godhâ*.

des querelles des Dévas et des Asouras : le char de Bâna est attelé de mille chevaux, ombragé d'étendards et de drapeaux rouges, orné de cent clochettes retentissantes, recouvert de peaux d'ours et long de dix nalwas¹⁵.

Rempli de joie, Anirouddha sent redoubler son ardeur : ferme et résolu, armé de son cimenterre, protégé par son bouclier, il attend le moment du combat, comme jadis l'homme-lion né pour la mort du premier des Dêtyas. A la vue d'un guerrier, combattant à pied avec des armes si légères, Bâna, empressé de le frapper, ne peut contenir sa surprise et sa joie. « Comment, se dit-il, serait-il invincible, ce rival désarmé, cet ennemi, qui ne porte qu'un simple cimenterre ? » Et déjà, comme s'il était sûr de la victoire, il dit en montrant Anirouddha : « Qu'on le prenne, et qu'on le mette à mort ». Mais le fils de Pradyoumna qui l'entend se contente de rire en le regardant. Cependant Ouchâ gémit et tremble de crainte : Anirouddha lui sourit pour la rassurer.

En ce moment Bâna commença l'attaque par une grêle de petites flèches qu'il lança à son ennemi. Anirouddha les brisa dans leur vol, ou les détourna avec son bouclier. Les deux rivaux étaient également acharnés l'un contre l'autre. Le héros Yâdava brillait devant Bâna, comme le soleil à son lever, et triomphait des vains efforts du Dânavas, tel que le lion combattant dans la forêt l'éléphant furieux. Mille flèches rapides, aiguës et meurtrières venaient l'assaillir sans l'émouvoir. Cependant fatigué de ces attaques, il s'avance avec son cimenterre et son bouclier au milieu de cette pluie dont son adversaire ne cesse de le harceler. Il s'irrite à la vue de son sang qui coule ; il aspire à se venger et s'élance jusqu'auprès du char de Bâna. Celui-ci de ses épées, de ses massues, de ses tridents, de ses dards, de ses flèches le frappe, le perce, l'accable, sans pouvoir toutefois le faire fléchir. Anirouddha, d'un bond rapide, est arrivé jusqu'au char dont il brise le joug ; de son cimenterre il frappe les chevaux, à la vue de Bâna, qui couvre alors son imprudent rival d'une masse de traits et d'armes de toute espèce. L'adroit Dânavas s'écrie : « Il est mort », et, descendant de son char, saisit un dard formidable, brûlant, entouré d'une rangée de clochettes, pareil à un soleil enflammé, ou au sceptre terrible d'Yama. Il lance ce dard, qui ressemble à une comète flamboyante ; mais Anirouddha, qui voit arriver ce trait mortel, s'avance, le saisit dans son vol et le renvoie à Bâna. Le dard, traversant le corps du Dânavas, va s'enfoncer en terre. Frappé de ce coup imprévu, Bâna s'appuie sur le bâton de son drapeau, et se sent défaillir. Coumbhânda lui dit : « O roi, pourquoi méprisez-vous cet ennemi ? il combat comme un héros ferme et intrépide. Employez contre lui la magie, il n'est pas d'autre moyen de l'abattre. Protégez-moi en vous défendant vous-même, et n'ayez pas l'imprudence de le dédaigner. Qu'il périsse, ou nous succombons sous ses coups ».

Excité par ces paroles de Coumbhânda, le prince répond avec courroux : « Je lui garde un trait qui va lui donner la mort. Je le traiterai comme Garouda traite le serpent. » Il dit, et avec son char, ses chevaux, son étendard, son écuyer, il disparaît sous la forme d'une ville de Gandharvas¹⁶. L'invincible Anirouddha, ne trouvant plus son ennemi, regarde vers tous les points de l'horizon. Le fils de Bali a disparu par la vertu d'un bol magique, et tout invisible qu'il est, il lance sur son ennemi des flèches qui ont la forme de serpents, et qui, de leurs noeuds, enchaînent le fils de Pradyoumna. Celui-ci, dont tous les membres se trouvent liés, reste immobile et pareil au mont Mênâca¹⁷. Ces serpents, dont les gueules vomissent le feu, l'entourent de leurs replis, et forment autour de lui comme une haute montagne, au centre de laquelle le héros est emprisonné. Mais, toujours animé du même courage, il ne tremble pas.

¹⁵ Distance de 400 coudées.

¹⁶ Voyez lecture XXXX, tom. I, note 15.

¹⁷ Voyez lecture CXVIII, tom. I, note 32.

Cependant Bâna s'emportait contre lui dans les termes les plus durs, et, reparaissant auprès de son étendard, il s'écriait avec fureur : « Coumbhânda, qu'on mette à mort ce misérable, qui a porté le déshonneur dans notre famille ! » « Que votre volonté soit faite, répondit Coumbhânda ; cependant, ô roi, souffrez que je vous donne un conseil. Sachons quel est son père, son pays ; par quel moyen il est arrivé en ces lieux. Sa force est égale à celle d'Indra. Plus d'une fois je l'ai observé pendant le combat ; il semblait que c'était un jeu pour lui : on aurait dit un enfant des dieux. Il est vaillant, rempli de hautes qualités, et habile dans l'art de manier les armes. Peut-être ne mérite-t-il pas la mort que vous prononcez contre lui. Il a sans doute épousé Ouchâ suivant le rite Gândharva, et vous savez que vous-même vous n'avez aucun droit sur votre fille, qui peut se choisir un époux à son gré. Ainsi n'en venez à la dernière extrémité qu'après avoir bien réfléchi. Son trépas pourrait vous laisser des regrets : sa mort peut être un grand mal, et sa vie un grand avantage. Ce héros mérite qu'on le traite avec respect. Ces serpents qui l'entourent ne lui causent aucun tourment. Il paraît de bonne naissance, rempli de force, de courage et de vertu : un semblable héros est fait pour la gloire et la renommée. Menacé de la mort, il ne compte pas les ennemis. Si la puissance de la magie ne l'avait pas vaincu, il aurait triomphé de tous les Asouras. Il connaît les divers genres de combat, et sa force peut être même supérieure à la vôtre. Tout couvert de sang, enchaîné par les serpents, il semble encore nous braver, et son front se ride d'un triple sillon. Réduit à la nécessité de combattre, il n'a eu recours qu'à la force de son bras. O roi, il n'a pas voulu se soumettre devant vous. Quel est donc ce jeune héros ? Il n'a que deux bras, et il a osé lutter contre un prince qui en a mille. Il n'a point calculé votre puissance. Certes celui qui possède tant de force et de courage mérite d'être connu. Votre fille ne saurait appartenir à aucun autre. S'il est issu d'une illustre famille, il faut, ô prince, qu'il soit honoré de vous. J'ai défendu sa cause, disposé cependant à vous obéir ».

Ainsi parla le généreux Coumbhânda. « Tu as raison », dit le terrible Bâna ; et, donnant l'ordre de garder avec soin Anirouddha, le vaillant fils de Bali rentra dans son palais.

Cependant le grand Richi Nârada, quand il avait vu Anirouddha enchaîné par les serpents magiques, s'était rendu à Dwâravatî par la route de l'air, et avait annoncé cette nouvelle à Crichna. Après le départ du Richi, Anirouddha se dit à lui-même : « C'en est fait du cruel Dânavas. Nârada, arrivé à Dwâravatî, rendra compte de tout ce qui s'est passé au héros qui porte la conque, le "tchakra" et la massue ». Mais Ouchâ, en apercevant le fils de Pradyoumna sous les chaînes des serpents, s'affligeait et poussait des gémissements. Ses yeux étaient rouges à force de pleurer. Anirouddha lui dit : « O ma belle amie, pourquoi te lamenter ? Ne crains rien. Ne vois-tu pas venir, pour me sauver, le vainqueur de Madhou ? En entendant le son de sa conque, et le seul vent de son bras, les Dânavas vont mourir de peur, et leurs femmes avorteront ». Ces paroles rendirent à Ouchâ toute sa confiance ; cependant elle pleurait encore sur l'obstination de son père.

CENT-SOIXANTE ET QUINZIÈME LECTURE.

PRIÈRE D'ANIROUDDHA À DÉVÎ : SA DÉLIVRANCE.

Vêsampâyana dit :

Anirouddha était à Sonitapoura retenu en prison avec Ouchâ¹ par le roi des Asouras, Bâna, fils de Bali. Dans cette circonstance il implora la protection de la déesse qu'on a surnommée Cotavî². O roi, je vais te dire la prière qu'il lui adressa. Après avoir adoré celui

¹ Cette circonstance n'est pas mentionnée dans la lecture précédente.

² Ce mot signifie *nue*. Voyez lecture CLXXXII.

qui est infini, impérissable et divin, le premier des dieux, l'éternel et excellent Nârâyana, le seigneur souverain, je te répéterai, tels que Hari³ lui-même les a célébrés, les noms de cette bienfaisante déesse, que ce dieu vénère et qu'il appelle Tchandî, Câtyâyanî, Dévî, Âryâ⁴, que les Richis et les dieux honorent avec les fleurs de l'éloquence⁵, déesse existant dans tous les corps et révéree de tous les êtres. Anirouddha lui dit :

« Le front baissé devant toi, pur d'esprit et de corps, je t'invoquerai, je t'appellerai à mon secours, ô toi qui es la sœur⁶ d'Indra et de Vichnou. Tu es Gôtamî⁷ ; tu as été la terreur de Cansa et le bonheur d'Yasodâ ; tu es née au milieu des vaches, et tu as été la fille du berger Nanda⁸.

Pure, sage, habile, heureuse, sainte, tu es le fléau des enfants de Diti : tu habites dans tous les corps, et le monde entier te révère. Antique, clairvoyante, tu es Mâyâ⁹ ; tu as la face et l'éclat de la lune. Tu es la tranquillité, la fermeté, la mère ; tu es celle qui séduit¹⁰ les yeux et charme les esprits.

Les dieux et les Richis t'adressent leurs hommages ; tous les êtres t'adorent. Tu es Câli¹¹ Capâlinî¹², Câtyâyanî, Dévî ; tu inspires et tu chasses la crainte. On te décerne le nom de vierge¹³ et le titre de belle¹⁴ ; tu es Câlaratrî¹⁵, sortant du terrible Câla. Trois yeux ornent ton front¹⁶. Tu suis avec fidélité les règles saintes¹⁷. Tu es l'éclair¹⁸, tu es aussi le son qui retentit au sein du nuage. Tu es le squelette¹⁹, comme tu es aussi la déesse au large visage. Douée des plus nobles qualités, tu es la première dans toutes les espèces d'êtres²⁰ ; tu es

³ Dans la LVIIIe lecture, le poète a inséré une prière à cette même déesse, qui va s'incarner dans le sein d'Yasodâ.

⁴ Voyez pour toutes ces épithètes cette même lecture LVIII, tom. I.

⁵ वाक्पुष्प, *vâkpouchpa*.

⁶ Nous reverrons ce mot plus bas. C'est un terme qui exprime l'amitié, ou une alliance toute métaphysique, plutôt qu'une parenté naturelle.

⁷ Ce mot indique sans doute une naissance de la déesse dans la famille de Gotama. Mais je ne connais pas cette légende. Voyez lect. XXXII, torn. I.

⁸ Voyez lecture LIX, tom. I

⁹ Voyez la CXVe lecture, note 17.

¹⁰ मोहनी, *mohanî*.

¹¹ Siva étant confondu avec le Temps ou Câla, sa femme s'appelle Câli.

¹² On représente Siva avec un collier de crânes : de là son surnom de *Capâlin*, dont le féminin est *Capâlinî*.

¹³ कन्या, *canyâ*.

¹⁴ सौम्या, *sômyâ*.

¹⁵ Voyez la LVIIe lecture, tom. I.

¹⁶ Siva est représenté avec trois yeux.

¹⁷ Mot à mot, elle est *brahmachârî*.

¹⁸ Le nom de l'éclair, qui est féminin en sanscrit, est ici *sôdâminî*.

¹⁹ Littéralement, *tu es Vétalî*. Un *vétala* est un mauvais esprit qui hante les cimetières et anime des corps morts.

²⁰ यूथस्याग्रा, *yoûthasyâgrâ*.

Sacounî²¹ et Révatî²². Parmi les tithis²³, tu es Pantchamî²⁴, Chachtî²⁵, Pôrnâmâsî²⁶ et Tchatourdasî²⁷. En toi sont les vingt-sept constellations, toutes les rivières, les dix régions du ciel.

Tu habites les villes, les bois, les jardins, les portes, les pavillons²⁸ qui couronnent les palais. Tu es Gângî²⁹ et Gândhârî ; livrée aux saints exercices de l'yoga, tu dispenses les grâces de la dévotion. Tu es la pudeur, la fortune, la gloire, l'espérance, la joie du ciel³⁰, Saraswatî³¹, et, la mère des Vèdes, Sâvitri³², entièrement dévouée à ses adorateurs³³.

Pieuse pénitente, tu procures la paix du coeur. Tu es Ecânansâ³⁴. Tu apparais avec six faces³⁵. Une aigrette magnifique orne ta tête³⁶. Tu es Madirâ³⁷, Tchandî, Ilâ³⁸, Couchmândî³⁹. Si tu soutiens les êtres, tu es aussi l'amie des combats. Tu répands la crainte, et tu brises l'audace de tes ennemis. Tu aimes le séjour du Malaya⁴⁰, du Mandara, du Vindhya, du Kêlâsa.

Brillante de beauté, tu es portée sur un char que traînent des lions. Tu revêts mille formes : ton étendard est orné de l'image d'un lion. C'est en vain qu'on voudrait te prendre, te vaincre, t'approcher : ta vue seule a épouvanté Nicoumbha. Amie des liqueurs, tu es

²¹ Ce mot est le nom d'un oiseau qui est le milan ou l'aigle.

²² Nom de la deuxième constellation.

²³ C'est-à-dire les jours lunaires.

²⁴ Le cinquième jour.

²⁵ Le sixième jour.

²⁶ Le jour de pleine lune.

²⁷ Le quatorzième jour.

²⁸ अट्टाल, *attâla*.

²⁹ J'ignore d'où provient cette épithète donnée à Dévî. Gangâ reçut d'Agni Cârtikéya, fils de Siva. Mais je ne vois pas pour quelle raison la mère de Cârtikéya aurait été surnommée *Gângî*. D'un autre côté, Siva reçoit le Gange sur sa tête, quand ce fleuve descend du ciel ; de là vient que ce dieu est nommé Gangâdhara. Le mot *Gângî* aurait-il le même sens que *Gangâdhara* ? Peut-être aussi ce mot et celui de *Gândhârî* qui suit ne signifient-ils que *déesse adorée sur les bords du Gange et dans le Gândhâra*.

³⁰ Est-ce bien le sens de दिवस्पर्शा, *divasparsâ* ?

³¹ Saraswatî déesse de l'éloquence, est ordinairement fille et femme de Brahmâ.

³² Voyez lecture CLXIV, note 13.

³³ भक्तव सला, *bhaktavatsalâ*. Ce mot pourrait aussi signifier qu'elle affectionne les offrandes de riz bouilli.

³⁴ Voyez lecture CLVIII, note 3.

³⁵ C'est ainsi que l'on représente le dieu Cârtikéya, fils de Dévî. De ces six faces, quatre représentent les points cardinaux, et les deux autres le zénith et le nadir.

³⁶ कौटीय्या, *côtiyyâ*. Ce mot peut aussi désigner que les cheveux de la déesse sont en désordre.

³⁷ Déesse des liqueurs fermentées.

³⁸ Ce mot s'emploie pour signifier la *vache* ou la *terre*.

³⁹ Nom de Dévî, lequel est aussi celui d'une plante, *cucurbita pepo*.

⁴⁰ C'est la chaîne des Ghates occidentales.

Sourâdévî⁴¹. Tu es la jeune soeur du dieu qui lance le tonnerre, et l'épouse de Siva. Tu es aussi Kirâtî⁴², couverte de haillons et adorée par les troupes de brigands.

Tu aimes à te nourrir du beurre consacré, et à boire le soma. Tu es Sômyâ, habitante de toutes les montagnes. Tu as frappé à mort Soumbha et Nisoumbha. Ta large poitrine est semblable au front d'un éléphant. Mère de l'armée des Siddhas, tu es adorée par les Siddhas et les Tchâranas. Noble déesse, tu es la mère de Coumâra⁴³, tu es Pârwatî, fille d'Himâlaya.

Tu es le père et la mère de tous les êtres ; tu es le monde tout entier, le ciel, les dieux et les Apsarâs : c'est par toi que sont devenues fécondes les cinquante⁴⁴ filles de Dakcha, les épouses des dieux, celles qui ont uni leurs destinées aux mille enfants de Cadrou⁴⁵, à leurs fils et à leurs petits-fils, celles qui se sont mariées aux Richis, aux Yakchas, aux Gandharvas, aux Vidyâdharas et aux mortels.

Tu es adorée dans les trois mondes qui retentissent des chants harmonieux des Kinnaras. Incompréhensible, infinie, tu es tout ce qui existe. Salut à toi ! Je t'adore sous ces noms et sous d'autres encore, ô Gôtamî ! Que ta faveur daigne me délivrer promptement de ces liens. Jette sur moi un regard de bonté, déesse aux yeux de lotus ; je me prosterne devant toi et j'implore ta protection. Daigne aussi me délivrer de toute autre espèce de chaînes. Brahmâ, Vichnou, Roudra, la lune, le soleil, le feu, les vents, les Aswins, les Vasous, les Viswas, les Sâdhyas, Mahendra, le nuage, Dhâtri⁴⁶, la terre, les dix régions célestes, les vaches, les constellations, les planètes, les rivières, les lacs, les torrents, les mers, les Vidhyâdharas, les oiseaux, les serpents, les Souparnas⁴⁷, les Gandharvas, les Apsarâs, enfin le monde entier aime à chanter les louanges de Dêvî.

Celui qui lit avec dévotion cette prière sacrée en l'honneur de Dêvî reçoit d'elle une grande faveur le septième mois. O déesse aux seize bras⁴⁸, ornée de parures diverses, brillante de perles sur tous tes membres, élevant un front ceint d'un diadème superbe, ô Câtyâyanî, on vante ta bienfaisance. Salut à toi, Mahâdêvî ! sois touchée de ma prière, et protège-moi. Accorde-moi une vie heureuse, de l'honneur, de la constance, de la fermeté. Que mes fers soient brisés. Daigne exaucer mes vœux ! »

C'est ainsi qu'Anirouddha enchaîné célébrait la grandeur de la puissante Dourgâ, dont la face renverse les citadelles. La déesse lui apparut, et, pleine de bonté pour le héros, le délivra de ses chaînes. Elle daigna même le consoler et calmer sa juste impatience. De son doigt elle toucha et ouvrit cette espèce de cage, aussi forte que le diamant, dans laquelle les noeuds des serpents retenaient l'époux d'Ouchâ, puis, s'adressant avec douceur au prisonnier qu'elle venait de délivrer, elle lui dit : « Anirouddha, le héros armé du tchakra va venir achever ta délivrance. Ce vainqueur des Dêtyas frappera les mille bras de Bâna, et emmènera ce prince dans sa propre ville. Le fils de Bali se trouvera désarmé, et Hari porté sur le roi des oiseaux t'enlèvera avec la fille de Bâna ».

⁴¹ L'autre nom de la déesse des liqueurs.

⁴² Les Kirâtas, nommés *Kirrhadae* dans Arrien, sont des peuples sauvages qui habitent les montagnes. Dans le *Kirâtârdjounîya*, Siva se déguise en Kirâta pour faire la guerre à Ardjouna.

⁴³ Nom de Cârtikéya.

⁴⁴ La IIIe lect., tom. I, en compte soixante.

⁴⁵ Voyez *ibid.*

⁴⁶ Nom de Brahma ou de Vichnou.

⁴⁷ Oiseaux semblables Garouda.

⁴⁸ Ordinairement on ne lui en donne que dix.

Anirouddha, apprenant ainsi que Bâna allait bientôt ressentir les effets du terrible tchakra, rendit à Dévî des actions de grâces, et dans l'accès de sa joie son visage brillait comme le disque de la lune. « Adoration à toi, bienfaitrice Dévî ! adoration à toi, redoutable ennemie des Asouras ! adoration à toi, souveraine toujours puissante ! adoration à toi, secourable amie de tous les êtres ! adoration à toi, qui as vaincu le grand Asoura Mahicha⁴⁹ ! à toi, qui as toujours été la terreur de tes ennemis ! à toi, qui es Brahmânî, Indrânî, Roudrânî⁵⁰, le passé et l'avenir, à toi toujours glorieuse ! Sauve-moi de tous les maux, ô Nârâyani⁵¹, je t'adore ! je t'adore, mère et maîtresse du monde, illustre pénitente, fidèle en amitié ; fille d'Himâlaya, ô toi qui es la terre elle-même, déesse aux yeux de lotus, sauve-moi. Je me prosterne à tes pieds pour implorer ta protection. Je t'adore, le front baissé avec respect, et te remercie de m'avoir délivré de mes chaînes. Garde-moi de tout péché. O Nârâyani, je t'adore. Sauve-moi de tout mal, ô toi qui es la terreur des Dânavas. Épouse chérie de Roudra, noble déesse, qui guéris les maux de tes serviteurs, maîtresse souveraine, délivre-moi de la crainte de tous les maux ».

Celui qui lit avec recueillement cette prière sacrée en l'honneur d'Âryâ sera purifié de tout péché, et ira dans le monde de Vichnou ; s'il est dans les fers, il recouvrera sa liberté. Tel est l'effet inévitable de cette lecture.

CENT-SOIXANTE ET SEIZIÈME LECTURE.

TÉMOIGNAGE RENDU À CRICHNA.

Vêsampâyana dit :

Cependant le palais d'Anirouddha était rempli des gémissements de toutes ses femmes. Elles ne voyaient plus leur maître chéri : on aurait dit autant de Kinnarîs¹ affligées. « Hélas ! hélas ! s'écriaient-elles, le maître du monde, Crichna, habite auprès de nous, et notre seigneur nous est enlevé, et nous sommes livrées à la crainte. Indra et les Dieux ses sujets, les Âdytyas, les Marouts, à l'ombre de son bras puissant, vivent tranquilles dans le ciel. Ce héros est la terreur à la fois et la sécurité du monde. Et voilà qu'on nous ravit son petit-fils, le vaillant Anirouddha. Quel est donc l'auteur de ce crime ? Ah ! certes, il est intrépide dans son forfait, l'insensé qui ose ainsi provoquer la colère terrible du fils de Vasoudéva. Il se trouve sous la dent de la Mort entrouvrant sa bouche pour le dévorer, celui qui a la folie d'attaquer le généreux Crichna. L'époux lui-même de Satchî, s'il se rendait coupable envers l'enfant d'Yadou d'un semblable crime, ne pourrait sauver ses jours. Privées de notre époux, nous n'avons plus à attendre que le malheur et la honte : la mort seule est désormais notre partage ». Tels étaient les discours de ces femmes éplorées, et dans leur profonde affliction elles versaient des larmes. Leurs yeux, inondés de pleurs, ressemblaient aux calices des lotus remplis d'eau dans la saison des pluies, et, sous leurs longues paupières recourbées, ils paraissaient comme rougis de sang. Du sein de leurs palais leurs cris se répandaient au dehors ; ainsi s'élèvent dans l'air les bêlements plaintifs de mille brebis. A ce bruit effrayant et nouveau, l'alarme régna dans la ville, et tous les héros sortirent rapidement de leurs maisons. « D'où viennent ces cris que l'on entend dans

⁴⁹ Voyez lecture CLXIV, note 10.

⁵⁰ Ces noms sont ceux par lesquels on exprime l'énergie femelle de Brahmânî, d'Indra et de Roudra, contenue dans Dévî. C'est ce qu'on appelle aussi les *mâtris*. Voyez lecture CXVIII, note 88. Voyez aussi ce mot dans le dictionnaire de M. Wilson.

⁵¹ Voyez la note précédente.

¹ C'est le féminin du mot kinnara, espèce de musicien céleste.

le palais d'Anirouddha? Défendus par Crichna, comment pouvons-nous être encore inquiétés ? » Remplis d'une tendre sollicitude, le regard effaré, telles étaient les questions qu'ils s'adressaient, pareils à des lions que la crainte vient de faire sortir de leur caverne.

En cet instant le tambour de guerre fut frappé pour les avertir de se rendre au conseil : à ce son ils arrivèrent tous. « Quel est donc cet événement ? » se demandèrent-ils, et ils apprirent bientôt les uns des autres ce qui venait d'arriver. Les yeux remplis de larmes et rouges de colère, les invincibles Yâdavas restaient immobiles, et soupiraient. Au milieu du silence général, Viprithou prit la parole, et s'adressant au grand Crichna, dont la douleur s'exhalait en longs soupirs : « Noble et vaillant héros, pourquoi restes-tu ainsi pensif ? Tous les Yâdavas mettent leur confiance dans la vigueur de ton bras. Tous ceux qui ont recours à toi ont obtenu protection. Le grand Indra a senti qu'en toi était la défaite comme la victoire. Il dort heureusement sans inquiétude. Comment donc, toi, peux-tu éprouver des chagrins ? Tes parents sont tous plongés avec toi dans cette mer d'amertume. Retire-les de cet abîme, héros généreux. Quel est cet événement qui cause tes soucis ? Ce n'est rien, dis-tu. O Mâdhava, ce n'est pas en vain que tu réfléchis ».

Pendant ce discours Crichna ne cessait de soupirer. Aussi habile que Vrihaspati² dans l'art de la parole, il répondit : « Viprithou, je pensais à ce que je dois faire ; et plus je médite, moins je puis fixer mon irrésolution. Ainsi je ne saurais en ce moment répondre convenablement à ton discours. Je vais m'expliquer devant les Dâsârhas³. Apprenez, héros Yâdavas, ce qui me jette dans cette préoccupation d'esprit. Quand tous les princes de la terre vont apprendre l'enlèvement d'Anirouddha, ils penseront que nous tous, ses parents, nous sommes sans force et sans puissance. Le fils d'Ahouca, notre roi, fut un jour enlevé par Sâlwa⁴ mais ramené par nous après un combat sanglant. Dans son enfance Pradyoumna nous a été ravi par Sambara : ce fils de Roukminî nous est revenu après avoir tué son ravisseur sur le champ de bataille⁵. Mais aujourd'hui quel est donc le sort du fils de Pradyoumna ? C'est là ce qui fait l'objet de mes réflexions, vaillants héros. Oui, je combattrai l'ennemi qui a osé mettre son pied sur ma tête sans qu'il fût réduit en cendres : lui et sa race y perdront la vie ».

« Ainsi soit fait ! dit Sâtyaki ; cependant il faut, ô Crichna, envoyer des émissaires à la recherche d'Anirouddha, Qu'ils parcourent toute cette terre, les montagnes, les bois » « Eh bien ! dit Crichna en souriant au fils d'Ahouca, envoyez sur-le-champ ces émissaires à la recherche d'Anirouddha. Qu'on en dirige, ô roi, et au dedans et à l'extérieur ». Ougraséna fit exécuter à l'instant les ordres de Crichna : il expédia, pour retrouver Anirouddha, des émissaires dans toutes les directions : il leur fournit des chevaux et des chars. « Allez, leur dit-il, parcourez tout dans nos domaines au dedans et au dehors. Visitez sur le Rêvata les lieux couverts de roseaux ou ombragés d'arbres ; parcourez le Rikcha sur vos chevaux rapides. Ne passez aucun bois, aucun jardin sans l'inspecter. Allez partout hardiment. Vous aurez à vos ordres des milliers de chevaux et de chars. Allez, et cherchez le petit-fils d'Yadou ».

Le général Anâdhrichti prit la parole et dit au puissant Crichna avec une espèce de crainte respectueuse : « O Crichna, écoute, je te prie, mon discours ; il y a déjà quelque temps que je désire te parler. Asiloman, Pouloman⁶, Nisounda et Naraca⁷, Sôbha,

² Maître des dieux, surnommé Gourou ou *Sourâtchârya*.

³ Nom donné aux Yâdavas.

⁴ C'est le prince dont il est question dans la C^{Ve} lecture et les suivantes.

⁵ Voyez la lecture CLXI et les suivantes.

⁶ Pouloman est ordinairement le nom d'un Richi, beau-père d'Indra, tué par son gendre.

⁷ Voyez lecture CXX, tom. I.

Sâlwa⁸, Mênda⁹, Dwivida¹⁰, le grand Hayagrîva¹¹ avec tous les siens ont perdu la vie après de longs combats soutenus dans l'intérêt des dieux. Toutes ces querelles ont été terminées sans laisser aucune suite. O Govinda, tu as frappé de manière à ne pas laisser de chef d'arrière-garde. Mais l'oeuvre difficile que tu as exécutée en enlevant le Pâridjâta¹² ne se trouve pas entièrement terminée : elle doit encore avoir des conséquences. Indra, monté sur Êrâvata, malgré son habileté dans les combats, a été vaincu par la force de ton bras ; mais son ressentiment n'est pas éteint, et ce ressentiment aura des suites. Je crois qu'Anirouddha a été enlevé par Maghavan¹³. Quel autre que lui peut avoir l'audace et la puissance de se déclarer ton ennemi ? Tel est mon avis ».

Le sage Crichna, respirant avec la force de l'éléphant, répondit au vaillant Anâdhrichti. « Général, c'est une erreur. Les Dévas ont trop de générosité, trop de sagesse et de prévoyance pour agir ainsi. Je leur ai rendu assez de services dans leurs querelles avec les Dânavas, et pour les soutenir j'ai frappé dans les combats un assez grand nombre d'ennemis : je n'ai jamais eu d'autre pensée, d'autre soin que de leur témoigner mon dévouement et mon amitié. Comment pourraient-ils me manquer, après avoir reçu tant de preuves de mon attachement ? Toujours nobles et généreux, ils sont reconnaissants et attachés à leurs devoirs. Anâdhrichti, tu te trompes. Anirouddha n'a été enlevé que par suite de quelque intrigue de femme. Mais une manoeuvre aussi indigne n'est pas dans la nature des Dévas ».

Acroûra, qui venait d'entendre ces paroles de Crichna, ajouta à son discours ces réflexions sages qu'il prononça d'une voix douce et insinuante : « Seigneur, ce que fait Indra, nous le faisons aussi, et la conduite de l'époux de Satchî est en tout modelée sur la nôtre. Les dieux nous doivent protection, comme nous devons aussi protection aux dieux. C'est pour eux que tu as pris un corps humain, toi, Vichnou, vainqueur de Madhou, dieu des dieux, héros, et maître éternel ». Ému par ces mots d'Acroûra, Crichna lui dit avec affection : « Anirouddha, certainement, n'a été enlevé ni par les dieux, ni par les Gandharvas, ni par les Yakchas et les Râkchasas : c'est par une femme et par suite d'une intrigue amoureuse. Les femmes des Dêtyas et des Dânavas sont passionnées, et connaissent les secrets de la magie. Ce sont elles qu'il faut accuser : c'est de là que vient le mal ».

Ainsi parla le généreux Crichna, et son explication fut accueillie avec faveur parmi les Yâdavas. Un grand bruit s'éleva : c'était la voix des Soûtas, des Mâgadhas¹⁴, des panégyristes qui célébraient la grandeur de Crichna ; leurs doux accents retentissaient dans le palais de Mâdhava, et charmaient son oreille. Mais voilà que de tout côté les émissaires arrivent à la porte du conseil, et s'écrient d'une voix tremblante : « Nous avons visité les jardins, les assemblées, les rochers, les cavernes, les fleuves et les rivières. Cent fois nous avons parcouru tous ces lieux, et nous n'avons rien trouvé ». D'autres revenaient aussi, et disaient à Crichna : « Nous avons vu toutes les contrées, et nous n'avons pas trouvé le fils de Pradyoumna. Enfant d'Yadou, quels autres ordres voulez-vous nous donner concernant la recherche d'Anirouddha ? » Alors les Yâdavas, accablés par la douleur, et, les larmes aux yeux, se dirent : « Que nous reste-t-il à faire ? » Les uns, le front

⁸ Voyez lecture CXLVI, note 18.

⁹ Dânavas tués par Vichnou.

¹⁰ Nom d'un singe tué par Râmatchandra

¹¹ Voyez lect. CXX, tom. I.

¹² Voyez lect. CXXXIII, tom. I.

¹³ Nom d'Indra

¹⁴ Voyez lecture V, tom. I.

baissé, se mordaient les lèvres ; les autres fondaient en larmes ; d'autres, fronçant le sourcil, pensaient au moyen de sortir d'embarras. Au milieu de leurs réflexions et de cette inquiétude que leur causait le sort de leur parent, le jour disparut, et les Yâdavas, toujours plongés dans leur affliction, résolurent de passer la nuit. Cependant les instruments de musique et les conques marines retentissaient dans le palais de Crichna pour annoncer l'heure du réveil¹⁵. Alors au jour pur d'un soleil radieux, Nârada entra seul en riant dans la salle du conseil. A la vue de tous les Yâdavas assemblés avec Crichna, il salua Mâdhava de l'acclamation royale¹⁶. Crichna, se levant avec empressement, lui présenta l'arghya¹⁷ et le madhouparca¹⁸, et une vache. Le saint Richi se plaça sur un siège orné d'étoffes magnifiques, et dit aux Yâdavas : « Pourquoi donc cet air pensif ? Tristes, mornes, abattus, vous êtes sans mouvement et sans énergie, comme des hommes énervés ».

A cette interpellation du grand Nârada, le fils de Vasoudéva répondit : « Pieux brahmane, écoutez-moi. Anirouddha a été enlevé, et nous avons passé cette nuit à penser aux moyens de remédier à nos inquiétudes. Si vous avez quelque nouvelle à nous donner de lui, si vous l'avez vu quelque part, ô divin Mouni, parlez ; c'est un service que je réclame de votre amitié ». L'illustre Késava finissait ces paroles, Nârada lui dit en souriant : « Vainqueur de Madhou, écoutez-moi. Il vient de se livrer entre Anirouddha et Bâna un grand combat, digne de tous ceux que l'on raconte des dieux et des Asouras. Le sujet de leur querelle est Ouchâ, fille de ce puissant Bâna : c'est pour cette princesse que l'Apsarâ Tchitralékhâ est venue enlever Anirouddha. Les deux champions se sont donc livré un combat terrible, et j'ai admiré moi-même les coups que se sont portés le fils de Pradyoumna et Bâna : on les aurait pris pour Bali et pour Vâsava. Enfin Bâna, craignant l'habileté d'Anirouddha, a eu recours à la magie, et a enchaîné sa valeur par des noeuds de serpents. Il avait même ordonné sa mort. Votre petit-fils a été sauvé par les conseils de Coumbhânda, ministre de Bâna, et le héros s'est vu lié par les serpents magiques du prince dont la valeur avait échoué contre lui dans le combat. Mais vous, ô Crichna, levez-vous promptement pour la gloire et le triomphe. Ce n'est pas ici le moment d'encourager ceux qui marchent à la victoire : d'ailleurs le héros, même lorsqu'il est abattu, conserve sa force et sa fermeté ».

Excité par ces paroles, le fier Crichna donna aussitôt l'ordre du départ. Couvert de poudre de sandal et de lâdjas¹⁹, il sortit bientôt lui-même. Nârada lui dit : « Crichna, il vous faut par la pensée appeler le fils de Vinatâ. Autrement il vous est impossible de faire cette route difficile, qui est de onze mille yodjanas. Pour arriver à Sonitapoura, où est maintenant Anirouddha, employez le vaillant Garouda, qui en un moment vous transportera dans la capitale de Bâna ». Après avoir entendu ces mots, Hari pensa à Garouda, et aussitôt le serviteur fidèle se présenta devant lui dans l'attitude du respect. Le fils de Vinatâ, saluant Crichna, lui dit avec soumission : « O dieu dont l'ombilic a produit le lotus mystérieux, pourquoi m'avez-vous appelé ? Je désire savoir le service que vous demandez de moi. Quelle est la ville que je dois renverser du choc de mes ailes ? O Govinda, qui n'a pas éprouvé la force de mes coups ? quel est l'orgueilleux insensé qui court au trépas, ignorant

¹⁵ Un poète musicien, nommé *vêtâlica*, est chargé d'annoncer en vers certains moments de la journée, comme le matin et le soir. Il éveille le prince au bruit de la musique et des chants. Ce poète se nomme encore *khéditâ1a* ou *khétitâla* et *bhândica*.

¹⁶ C'est-à-dire, du mot victoire, *जयशब्द*, *djayasabda*.

¹⁷ Pour ce mot *arghya* ou *argha*, voyez lecture XIV, tom. I, note 21.

¹⁸ Le *madhouparca* est un plat de caillé, de beurre et de miel, présenté aux hôtes que l'on veut honorer.

¹⁹ Voyez lecture CXXXVI, note 10.

et le poids de votre massue et les feux de votre tchakra ? A quel ennemi le héros orné d'une guirlande divine²⁰ va-t-il lancer son soc aussi dévorant que la gueule du lion ? Quel malheureux doit rouler à terre, consumé par vos flammes ? Quel est celui dont les sens vont défaillir au son de votre conque divine, ô Mâdhava ? Quel est le prince qui, avec sa suite, est destiné à descendre au séjour d'Yama ? »

Ainsi parlait le sage Garouda ; le fils de Vasoudéva lui répondit : « Écoute, roi des oiseaux. Le fils de Bali, Bâna, a surpris par la ruse le fils de Pradyoumna, et le retient enchaîné dans la ville de Sonitapoura. Enivré du charme de l'amour, Anirouddha s'est vu lié par des noeuds de serpents venimeux. C'est pour aller le délivrer que je t'ai appelé. Il n'est que toi qui puisses me seconder pour ce voyage. Transporte-moi promptement dans les lieux où est retenu le fils de Pradyoumna. La fille des rois de Vidarbhâ²¹, sa mère, pleure et appelle son enfant à grands cris : que par toi la mère et le fils se trouvent bientôt réunis. Tu sais qu'autrefois tu ravis l'ambrosie, et qu'alors nous fîmes ensemble un traité : tu es devenu mon étendard, mon compagnon fidèle²². Puissant ennemi des serpents, toi que je regarde comme mon ami, prouve-moi aujourd'hui que tu m'es attaché. Aucun oiseau ne t'égale en rapidité. Approuvant jadis ton noble motif, je ne t'ai point maudit, quand seul tu as délivré ta mère du poids de l'esclavage sous lequel elle gémissait. Du choc de tes ailes des guerriers ont été par toi terrassés dans le combat. Tu as prêté ton dos vigoureux à des troupes entières de Souras. Viens avec moi dans des régions inabordables ; je veux devoir la victoire à ton secours. Par l'étendue de tes ailes tu ressembles au Mèrou ; par leur légèreté tu ressembles au dieu de l'air. Il ne fut, il n'est, il ne sera aucune force pareille à la tienne. Puissant enfant de Vinatâ, généreux et noble ami, unissons-nous pour sauver Anirouddha ».

« Je suis confus, dit Garouda, des discours que vous me tenez, magnanime Crichna. A votre faveur seule je dois mes succès, ô Késava. Je suis heureux des éloges que vous m'adressez. Mais c'est à vous qu'est due toute louange, et c'est vous qui me louez ! Vous êtes au-dessus des Vèdes, au-dessus des Souras. C'est de vous que vient toute grâce. Vous savez ce qui est utile à tous les êtres, et vous comblez de bienfaits ceux qui sont dans le besoin. Vous avez quatre bras et quatre formes²³ : c'est vous qui dirigez les quatre holocaustes²⁴, qui connaissez les devoirs des quatre ordres de dévots, qui offrez les quatre sacrifices. Vous êtes le grand poète²⁵ : vous portez avec honneur l'arc, le tchakra et la conque. Célébré entre tous les dieux, vous soutenez la terre. Noble fils de Dévakî, vous

²⁰ वनमालिन्, *vanamâlin*. Crichna porte une guirlande nommée *vanamâlâ*.

²¹ Voyez lecture CXVII.

²² Vinatâ, mère de Garouda, était devenue, à la suite d'une gageure, esclave de Cadrou, mère des serpents. Ceux-ci promirent de la délivrer si Garouda voulait leur donner le breuvage d'immortalité, dont la lune est le réservoir. Garouda alla saisir la lune et la cacha sous son aile. Indra avec les dieux vint l'attaquer et fut vaincu. Vichnou fut plus heureux ; mais, content de la conduite de Garouda, il lui accorda une capitulation honorable. Garouda devint la monture de Vichnou, et quand le dieu est porté sur un char, l'oiseau se place au-dessus de lui en forme de bannière flottante.

²³ Brahmâ est représenté avec quatre têtes ; mais je ne sais pas précisément ce qu'on entend ici par les quatre formes de Crichna. Ce sont peut-être les quatre Vèdes.

²⁴ J'ai déjà dit que sans doute ces quatre holocaustes étaient les quatre sacrifices désignés, liv. II des lois de Manou, sl. 80, sous le nom de *pâcayadjnas*. Je ne sais quelle différence le texte prétend mettre ici entre चतुर्होत्र et चतुर्क्रतु. Ces quatre sacrifices sont l'offrande aux Viswadévas, le Srâddha particulier, le Srâddha perpétuel, et l'hospitalité

²⁵ महाकवि, *mahâcavi*.

êtes armé de la massue et du disque ; vous avez pour l'amour des vaches élevé le Govarddhana²⁶ ; par vous sont tombés Cansa et Tchânoûra, le premier, le plus habile des lutteurs²⁷. Ce dernier exploit vous a rendu le maître et le protecteur de ceux qui s'exercent à la lutte. Être supérieur, vous êtes l'ami, le défenseur, le soutien toujours assuré des Brahmanes. Identifié avec Brahmâ, constamment secourable, c'est vous qu'on appelle Dâmodara²⁸ ; c'est vous qui avez donné la mort à Pralamba²⁹, à Késin³⁰, à d'illustres Dânavas, à Asiloman, à Râvana³¹. C'est de vous que Vibhîchana³² et Sougrîva³³ ont reçu leur royaume, vous qui avez tué Bâlin³⁴, qui avez détrôné Bali³⁵, et enlevé des trésors de pierres précieuses³⁶. Vous êtes vous-même la première des pierres précieuses. Sorti du sein de Samoudra, vous êtes Varouna, vous êtes la grande source des rivières. Paré de votre arc et de votre conque, vous êtes le plus illustre des archers. On vous nomme Dâsârha, habile et savant guerrier. On vous appelle aussi Govinda. Vous êtes l'océan, l'éther, les ténèbres, le swarga, la terre, celui qui trouble la mer, qui porte le swarga, qui est le prix destiné à un grand nombre. Vous êtes aussi le grand nuage, le père de toute semence. Vous êtes le perturbateur des trois mondes, celui qui porte avec lui la colère, le mal et la crainte ; mais en même temps vous êtes le désir et celui qui le satisfait. Vous savez manier toute espèce d'arc. Vous êtes celui qui dérange et qui arrange³⁷, qui détruit et qui construit³⁸ ; vous êtes le germe d'or³⁹, l'embryon de la terre, l'être immatériel et l'être revêtu de formes, le maître⁴⁰, le grand dieu⁴¹, doué de qualités innombrables. Vous daignez me louer, et c'est vous, être éternel, qui méritez d'être loué. Ceux sur lesquels votre regard ne daigne pas s'attacher, malgré leur force terrible, sont frappés par la verge d'Yama, et forcés de

²⁶ Voyez lecture LXXIV, tom. I.

²⁷ Voyez lecture LXXXVI, tom. I.

²⁸ Voyez lecture LXIII, tom. I.

²⁹ Voyez lecture LXX, tom. I.

³⁰ Voyez lecture LXXX, tom. I.

³¹ C'est Râmatchandra qui l'a tué.

³² C'était le frère de Râvana, qui fut appelé à lui succéder au trône de Lancâ : il avait été l'ami et l'allié de Râma.

³³ Chef de singes, ami de Râma. Quand Râma arriva dans le pays de Sougrîva, celui-ci était révolté contre le roi Bâlin, son frère, qui lui avait enlevé sa femme Roumâ. Bâlin fut blessé à mort par Râma, et partagea son royaume entre son frère Sougrîva et son fils Angada. Son royaume se nommait *Kichkindha* près du Mysore.

³⁴ Voyez la note précédente.

³⁵ Lors de l'avatare appelé *Vâmana*.

³⁶ Voyez lecture CXXI.

³⁷ संवर्तः et वर्तनः

³⁸ प्रलयः et निलयः.

³⁹ *Hiranyagarbha*. Voyez lecture I, tom. I. On donne le nom de *garbha* au lit du Gange, quand le fleuve est à sa plus grande hauteur. Ses flots chargés de limon méritent bien alors l'épithète de *hiranya* (*doré*). Ne serait-ce pas là l'explication physique de la fiction poétique de l'*hiranyagarbha* ?

⁴⁰ ईश, *îsa*. Ce nom est ordinairement donné à Siva, et est synonyme d'Îswara. Voyez lect. I, tom. I.

⁴¹ *Mahâdêva*, nom de Siva.

rétrograder dans l'échelle de la création. Ceux au contraire que vous regardez d'un oeil de bonté sont dans ce monde et dans l'autre délivrés de tout péché, et vont tous dans le swarga. O seigneur, je me soumets à tous vos ordres. Commandez, je suis disposé à vous obéir ».

En même temps Garouda, après avoir fait entendre l'acclamation royale, ajouta ces mots, « Me voici prêt, seigneur, à vous servir de monture », et, s'approchant de Crichna, il frémissait de plaisir. Alors le héros, l'embrassant par le cou, lui dit. « Ami, à la perte de nos ennemis ! reçois cet "argha" ». Aussitôt le dieu qui porte la conque, le tchakra, la massue et le cimenterre, présente avec empressement à Garouda l'offrande de l'argha ; et, peu d'instant après, sur le dos de l'oiseau céleste apparaît le premier des êtres, ardent à saisir la victoire, celui que sa couleur a fait nommer Crichna⁴², celui qui a tué Cansa, Késin, Pralamba, qui a quatre bras et quatre armes, qui connaît les quatre Vèdes et les six Védângas, celui dont la poitrine est ornée du Srîvatsa⁴³, dont l'oeil ressemble à la fleur du lotus, dont le poil est hérissé et la peau douce, les doigts et les ongles réguliers, dont le blanc des ongles est teint en rouge⁴⁴, dont la voix est douce et pénétrante, les bras longs, arrondis et pendants jusqu'aux genoux⁴⁵ la face noire, dont le corps, brillant de jeunesse, tient de l'apparence du lion, et respandit comme mille soleils ; qui, maître, âme et essence de la nature, possède les huit qualités souveraines⁴⁶ qu'il a reçues du suprême Pradjâpati, et qui règne sur les Pradjâpatis, les Sâdhyas et les dieux, celui enfin dont la gloire est célébrée par les Soûtas, les Mâgadhas et les panégyristes divins, et par les illustres Richis, instruits dans la science des Vèdes et des Védângas.

Après avoir fait proclamer la déclaration de guerre dans la ville de Dwâravatî, le noble fils de Vasoudéva se mit en route. Il était assis sur Garouda, ayant derrière lui le héros qui porte le soc et ensuite le terrible Pradyoumna. « Sois vainqueur de Bâna et de ses satellites. Personne ne peut te résister dans le combat. De toi dépendent la prospérité constante, et la victoire qui accompagne la puissance. Oui, tu vaincras ce roi des Dêtyas et son armée ». Ainsi s'exprimaient les Siddhas, les Tchâranas, les Maharchis qui parcouraient les plaines de l'air, et que Crichna rencontrait sur son passage tandis qu'il volait au combat.

CENT-SOIXANTE ET DIX-SEPTIÈME LECTURE.

VICTOIRE REMPORTEE SUR LE FEU.

Vêsampâyana dit :

Au bruit que faisaient les instruments de musique, les conques, les chants des Soûtas, des Mâgadhas, des panégyristes, les acclamations des mortels qui lui souhaitaient la victoire, Crichna avait pris une forme qui le rendait aussi brillant que le soleil, la lune et Indra. Au moment où le fils de Vinatâ allait s'élever dans les airs, la splendeur de Hari éclata sur toute la personne de Késava. Le dieu à l'oeil de lotus apparut comme une large montagne,

⁴² *Crichna* signifie *noir*.

⁴³ Voyez lecture XLI, tome I, note 20.

⁴⁴ Pratique usitée dans l'Inde.

⁴⁵ C'est l'explication que l'on a aussi donnée du surnom d'Artaxerce *Longuemain*.

⁴⁶ Il est question ici ou des huit facultés surnaturelles appelées *vibhoûti* ; ou des huit armes dont il sera fait mention au commencement de la lecture suivante ; ou de huit présages heureux, tels que ceux que l'on nomme *achtamangala* (voyez ce mot dans M. Wilson) ; ou de ces huit formes que l'on donne à Siva, surnommé pour cette raison *achtamoûrttidhara* et qui sont invoquées dans le prologue du drame de Sacountalâ ; ou bien encore de la présidence qui aurait été accordée au dieu sur les huit points cardinaux.

et, disposé à frapper le Dâna, il prépara ses huit bras¹ : ceux de droite étaient armés du cimenterre, du tchakra, de la massue, de la flèche ; ceux de gauche, du bouclier, de l'arc, du tonnerre² et de la conque. Au-dessus de lui s'élevaient mille têtes, qui se dressaient sur les mille corps de Sancarchana³. Celui-ci, vêtu de blanc, fier et superbe comme le Kêlâsa aux cimes magnifiques, ressemblait, sur la croupe de Garouda, à la lune qui se lève. Quant au vaillant Pradyoumna, volant aux combats, il resplendissait comme le grand Sanatcoumâra⁴. Garouda, du vent de ses ailes, agitait les hautes montagnes, et couvrait à lui seul le chemin des vents. Il traversait rapidement cette route supérieure, fréquentée par les Siddhas et les Tchâranas. Râma dit à l'incomparable Crichna : « D'où vient que nous avons perdu notre couleur naturelle pour prendre celle de l'or ? Que signifie ce prodige ? Qu'allons-nous faire du côté du Mèrou ? » « Je pense, répondit Crichna, que nous arrivons près de la ville de Bâna : et pour la protéger, ce feu brillant a été allumé[5]. On l'appelle "âhavanîya"[6], et c'est de ses reflets que nous sommes en ce moment frappés : c'est là ce qui change notre couleur » « Eh bien ! reprit Râma, si nous sommes arrivés près de notre ennemi, éteignons ce feu, et profitons de cet avantage pour commencer sur-le-champ notre attaque » « Allons, dit Crichna au fils de Vinatâ, agis le premier et promptement : je frapperai plus tard le dernier coup ».

A ces mots, Garouda s'élance vers le Gange céleste : il se donne à lui-même mille têtes, plonge dans le fleuve, y boit une grande quantité d'eau, et vient ensuite la rejeter en forme de pluie, pour éteindre le feu dont la clarté s'étendait au loin. Ce feu a jeté sa dernière lueur, et Garouda, étonné lui-même de ce résultat, s'écrie : « Quelle doit être un jour la force du feu qui brûlera les mondes à la fin des âges, si celui-ci a pu altérer la couleur du sage Crichna ! Mais je vois en ce moment réunis ensemble trois feux capables sans doute de consumer les trois mondes, Crichna, Sancarchana et le vaillant Pradyoumna ». Après avoir détruit ce grand rempart, le roi des oiseaux prit son vol, formant avec ses ailes un bruit terrible. Les Feux⁷, serviteurs de Roudra, à cette vue, se demandaient : « Comment sont-ils venus ici ces trois hommes formidables, montés sur Garouda ? Ce ne sont pas nos compagnons de la colline et du pâturage⁸ ». Et en même temps ils engagent le combat avec les trois Yâdavas. Le bruit des armes, leurs cris pareils à des rugissements de lion s'étendent au loin. Alors le roi des Feux⁹ envoie ses gens sur le lieu du combat : « Hâtez-vous », leur dit-il. Tel est l'ordre qu'il leur transmet de la part de Bâna. Ils arrivent, ils voient que leurs compagnons sont engagés dans un grand combat avec le fils de Vasoudéva. Ce sont Calmâcha, Cousouma, Dahana, Sohana, et le violent Tapanâ, c'est-à-dire les cinq Feux employés dans l'offrande de la swâhâ¹⁰. D'un autre côté, se présentent

¹ Dans la lecture précédente on ne lui donnait que quatre bras : le lecteur doit être accoutumé à ces petites contradictions.

² Le manuscrit dévanâgari de Paris à la place de ce mot met une fleur de lotus, *padma*.

³ Sancarchana ou Balarâma est une incarnation du serpent Ananta, à qui la mythologie donne mille têtes, servant de pavillon au dieu Crichna

⁴ Voyez lecture XVII, tom. I.

⁷ On voit ici que les feux sont personnifiés : अनुचराग्रयः.

⁸ गिरिब्रजवद्भयः

⁹ अग्निराद्.

¹⁰ La *swâhâ* est une exclamation usitée dans les sacrifices offerts aux dieux. On en a fait un personnage : c'est l'épouse du Feu et la déesse qui préside aux holocaustes.

avec toutes leurs forces les cinq Feux qui accompagnent la *swadhâ*¹¹, Pithara, Pataga, Swarna, Agâdha et Bhrâdja. Ajoutez à ceux que je viens de nommer les deux Feux du *Djyotichtoma*¹², employés aussi dans le *Vachatcâra*¹³, et entourés d'un éclat étincelant. Monté sur un char enflammé, armé d'un trident flamboyant, entre ces deux Feux brille le grand Richi Angiras ; Crichna qui l'aperçoit, animé d'une ardeur héroïque, s'écrie en riant : A ces mots Angiras s'élançe avec son trident enflammé, et croit, dans sa colère, pouvoir trancher les jours de Crichna. Celui-ci, de ses traits aigus, courbés en croissant, brûlants comme les feux d'Yama ou du soleil, brise le trident d'Angiras, et, poursuivant sa victoire, d'une flèche enflammée, longue, énorme¹⁵, meurtrière, il frappe son rival dans la bouche. Angiras couvert de sang, éperdu et tremblant, tombe par terre. Tous les autres Feux et les quatre enfants de Brahmâ¹⁶ s'enfuient aussitôt vers la ville de Bâna, et Crichna les suit jusqu'à l'endroit où est ce prince.

CENT-SOIXANTE ET DIX-HUITIÈME LECTURE.

DÉFAITE DE DJWARA.

Vêsampâyana dit :

A la vue de la ville de Bâna, Nârada dit à Crichna : « Voici, ô vaillant Crichna, la ville de Sonitapoura, habitée par le grand Roudra et Roudrânî, et par Gouha¹ ; ils s'intéressent au bonheur de Bâna, et ils le protègent ». Crichna répondit à Nârada : « Nous verrons quel sera l'effet de cette protection, ô sage Mouni. Si Roudra veut défendre Bâna, il faudra employer notre puissance à le combattre aussi lui-même ». Crichna répondit à Nârada : En parlant ainsi, ils arrivèrent promptement avec Garouda. Alors le guerrier à l'oeil de lotus prenant sa conque, en tira avec force des sons qui remplissaient le ciel. En voyant cette conque rapprochée de la bouche de Crichna, on aurait dit un nuage amassé par le vent, et du sein duquel sort la lune qu'il avait dévorée. Au bruit de cet instrument redoutable, le héros entre dans la ville de Bâna, le merveilleux enchanteur. Cependant le son des conques et des tambours avait appelé rapidement l'armée de ce prince. D'après ses ordres ses satellites se précipitaient au combat par milliers, et leurs armes étincelaient au soleil. C'était une masse pareille à un immense nuage noir, une foule innombrable, infinie. Ces Dêtyas, ces Dânavas, ces Râkchasas, ces Pramâthas réunis étaient conduits contre le grand Crichna ; ils brandissaient leurs armes, et les yeux enflammés comme des astres rayonnants, ils s'élançaient, se baignant déjà en idée dans le sang de leurs quatre adversaires.

L'impétueux Râma, placé en face de cette troupe ennemie, dit à son frère que tant de triomphes ont illustré : « Crichna, vaillant Crichna, fais-leur sentir ce qu'ils doivent

¹¹ La *swadhâ* est l'exclamation employée dans les sacrifices offerts aux mânes, et en même temps la nourriture qu'on leur présente. On en a fait aussi une épouse d'Agni, dieu du feu.

¹² Ce mot signifie *sacrifice à la lumière*. On distingue ce sacrifice par le nombre de seize prêtres qui doivent y officier.

¹³ Holocauste offert avec l'exclamation *vachat*.

¹⁵ Littéralement, *pareille à une enclume*, स्थूणाकर्ण, *sthoûnâcarna*.

¹⁶ Je ne sais pas quels sont ces quatre fils de Brahmâ, mais je soupçonne qu'il y a quelque rapport entre ces mots et ceux par lesquels dans la lecture précédente on désignait quatre espèces d'holocaustes. Voyez la note 24 de cette lecture.

¹ Nom du dieu Cârtikéya.

craindre de toi ». Ainsi parlait le sage Râma ; à l'instant, d'une main exercée le grand Késava lance un trait meurtrier, que la flamme entoure, que semble pousser Yama lui-même, et qui, de son éclat éblouissant, épouvante les barbares Asouras. Crichna, sans hésiter, s'avance rapidement vers cette armée menaçante où brillent des tridents, des haches, des dards, des épées, des arcs, des massues, et qui présente une élite de Pramâthas fameux. On les voit élevés sur des chars de forme variée, terribles et pareils à des montagnes mobiles ou à des nuages poussés par le vent. Tel était l'aspect de ces innombrables bataillons sous la masse brillante de ces arcs, de ces haches, de ces lances, de ces tridents, de ces masses de fer qu'ils agitaient de toute part.

A ce spectacle, Sancarhana, placé avec Crichna sur Garouda, dit au vainqueur de Madhou : « Crichna, j'éprouve le désir le plus vif de me mesurer avec ces ennemis » « Je partage ce désir, lui répondit Crichna. Il me tarde d'en venir aux mains avec ces guerriers. Qu'en avant soit placé Garouda ; à gauche, Pradyoumna ; et toi-même, à droite. Servons-nous mutuellement d'appui dans ce combat terrible ». C'est ainsi qu'ils parlaient, élevés sur la croupe de Garouda, et armés de massues, de haches, de socs qui ressemblaient à des pics de montagne. L'apparence du fils de Rohinî était formidable : tel on verra à la fin des siècles Câlâ qui doit tout dévorer. Habile dans tous les genres de combat, il frappait de sa massue, ou de son soc invincible labourait les rangs ennemis. Pradyoumna accablait de ses flèches les chefs Dânavas. Djanârdana, pareil à une masse sombre et noire² combattait armé de son tchakra et de sa massue, effrayant les Dêtyas des sons de sa conque. Le fils de Vinatâ de ses ailes, de son bec, de ses serres harcelait ses ennemis, et, de ses coups meurtriers, les envoyait au séjour d'Yama.

Attaquée par ces quatre adversaires, cette formidable armée des Asouras se trouvait inondée d'un déluge de flèches, et commençait déjà à plier. Alors pour la soutenir accourt Djwara³, monstre à trois pieds, à trois têtes, à six bras, à neuf yeux : son arme, c'est la cendre⁴ ; aussi effroyable que Câlâ, aussi bruyant que mille nuages, aussi impétueux que l'ouragan, il respire avec peine, il bâille ; son corps semble affaissé par le sommeil ; son regard est troublé, son air effaré, son poil hérissé, son oeil affaibli et son âme abattue. Transporté de colère, il gourmande en ces termes le héros qui porte le soc : « D'où te vient cette insolente confiance dans ta force ? Ne vois-tu pas que je viens te combattre ? Arrête, arrête, tu ne peux sortir vivant de cette lutte ». Ainsi s'exprime Djwara ; il sourit, et marche au devant de Râma. Il agite ses poings, aussi terrible que le feu dévorant de la fin des âges. Le fils de Rohinî brandit sans relâche sa terrible massue, qu'il tourne avec rapidité. Djwara lui lance une cendre enflammée, qui vient jaillir contre la poitrine de ce grand corps, semblable à une montagne. Une partie de cette cendre brûlante s'élève de là en tourbillons jusqu'au Mérou, dont elle recouvre et déchire le sommet : le reste de cette poussière rouge et dévorante s'attache sur le frère de Crichna, qui soupire et bâille : la somnolence le gagne ; son regard est incertain, sa tête éprouve des vertiges, son poil se hérissé, ses yeux s'affaiblissent, et sa raison se trouble.

Le héros éperdu dit à Crichna : « O Crichna, toi qui es l'espoir du monde, je brûle : je ne sais quel feu me consume. Comment est-il possible de l'éteindre ? » « Rassure-toi », lui répond Crichna en riant ; et en même temps il embrasse tendrement son frère, et le délivre

² Cette idée de *masse noire* est toujours exprimée par अञ्जन, *andjana*, qui est le cosmétique dont on se sert pour teindre le poil des paupières.

³ Djwara est la fièvre personnifiée. M. Wilson croit que les poètes lui donnent trois pieds et trois têtes, pour représenter les trois périodes successives de froid, de chaleur et de transpiration. Cependant voyez la lecture suivante.

⁴ भस्मप्रहरण, *bhasmapraharana*.

des feux dont il se plaignait. Mais ensuite il s'adresse à Djwara, et lui dit avec colère : « Allons, Djwara, combattons ; voyons jusqu'où va ta puissance. Déploie contre moi toute ta valeur ». Alors Djwara, de ses deux mains, jette des poignées de cendre rouge, qui, en un instant, répandent la flamme sur tout le corps du héros. Crichna trouve le moyen d'apaiser ce feu. Djwara revient à la charge : il jette autour du cou de Crichna ses bras, pareils à des serpents, et le frappe d'un coup de poing dans la poitrine. Un bruit terrible annonce au loin ce duel de Djwara et du grand Crichna. Les coups que se portent les deux rivaux sont aussi retentissants que le fracas du tonnerre qui tombe sur la montagne. « Jamais, s'écriaient les spectateurs de cet horrible combat, jamais on n'a rien vu de pareil ». Mais la lutte fut bientôt terminée. Le maître de la terre saisissant de ses deux mains le monstre tout brillant de parures d'or, pour finir les tourments du monde, lui brise le corps entre ses doigts.

CENT-SOIXANTE ET DIX-NEUVIÈME LECTURE.

RETRAITE DE DJWARA.

Vêsampâyana dit :

Crichna, voyant Djwara vaincu, le jette de toute sa force contre terre. Mais celui-ci s'attache aux bras de son ennemi, et de là, sans lâcher prise, pénètre dans son corps. Crichna, envahi par son puissant adversaire, songe à se défendre lui-même, et se débat avec force. Il bâille, il soupire, il tressaille ; tout son corps frémit, le sommeil l'enchaîne peu à peu. Cependant il rappelle de temps en temps toute sa fermeté ; mais malgré lui, malgré la puissance que lui donne l'yoga, il bâille et perd sa contenance. Il sent qu'il est vaincu par Djwara.

Aussitôt pour détruire cet ennemi et lui faire éprouver toute sa force, il crée un autre Djwara¹, terrible, menaçant, épouvantant tout ce qui respire, et né de la substance de Vichnou. Celui-ci va saisir l'adversaire qui lui est désigné, et le livre à Crichna, qui le prend, et fait sortir de son corps les deux Djwaras. Mais dans sa colère il écrase contre terre celui qui s'était déclaré son ennemi, et se dispose à le déchirer en cent morceaux. Celui-ci s'écrie : « Grâce, grâce ! sauvez-moi ». En ce moment la voix d'un être invisible se fait entendre du ciel : « O généreux Crichna, noble enfant d'Yadou, ne tue pas ce Djwara ; conserve-lui la vie ». En entendant ces mots, Hari le laisse aller ; Djwara, se prosternant devant Hrichikésa, se jette à ses pieds et demande sa protection. Il lui dit : « O Govinda, permettez-moi d'exprimer un vœu, et daignez l'exaucer. Que je sois au monde le seul Djwara. Maître des dieux, telle est la grâce que j'ose implorer de vous ». Crichna lui répondit : « Qu'il soit fait, ô Djwara, comme tu le désires. C'est un devoir d'être bienfaisant envers les faibles, et tu t'es mis sous ma protection. Comme auparavant tu seras au monde le seul Djwara. Celui que je viens de créer va cesser d'exister ». « Ainsi parla le glorieux Crichna : il ajouta encore ces mots : « Écoute, ô Djwara, ce que je vais te dire sur la manière dont tu dois te trouver dans le monde, mêlé à tous les êtres, animés et inanimés. Si tu veux mériter ma faveur, tu te diviseras en trois parts, qui résideront l'une dans les quadrupèdes, la seconde dans les substances inanimées, et la troisième dans les hommes. Les habitants de l'air n'échapperont pas à ta juridiction. Dans cette troisième division on te verra sous quatre formes, désignées par le nombre d'un, de deux, de trois ou de quatre jours pendant

¹ Je ne chercherai pas à expliquer cette fable, de laquelle il résulte que Crichna guérit la fièvre par la fièvre même. Toute cette lecture est allégorique ; le lecteur s'en apercevra facilement, et trouvera lui-même le sens de cette énigme.

lesquels tu apparaîtras². Tu n'habiteras chez les mortels que pour leur douleur. Tu existeras aussi dans les autres êtres. Dans les arbres tu te glisseras sous la forme d'un ver : tu seras la chute³ et la couleur jaune des feuilles⁴, et la pourriture⁵ des fruits. Tu seras la teinte noirâtre⁶ des eaux croupissantes, la maladie qui abat la couronne du paon⁷, le froid qui glace les lotus, la chaleur qui entr'ouvre et sillonne la terre⁸, l'ocre⁹ des montagnes, l'effrayante épilepsie des vaches¹⁰. C'est ainsi que tu seras revêtu de mille formes : ta vue, ton toucher tuera les êtres. Personne, sans en excepter les hommes ni les dieux, ne pourra te résister ».

Ces paroles de Crichna transportèrent de joie Djwara, qui, la tête baissée avec respect, lui répondit : « O Mâdhava, je suis heureux de cette domination que vous m'accordez sur tous les êtres. Je suis maintenant soumis à vos ordres, que je vous prie de me communiquer. Je dois sans doute la naissance au vainqueur de Tripoura, à Hara¹¹, terrible adversaire des Asouras ; mais vous m'avez vaincu sur le champ de bataille : vous êtes désormais mon maître, et je suis votre esclave » « Je veux, ô Djwara, ajouta Crichna, qu'il soit exempt de la fièvre, celui qui, l'esprit fixé sur moi seul, lira le récit du grand combat où nous avons tous deux déployé la force de nos bras et notre courage guerrier » « Ainsi sera fait », répondit Djwara au grand Crichna. Satisfait de la grâce qu'il avait obtenu, il salua son vainqueur avec respect, et, leur traité une fois conclu, il se retira du champ de bataille.

CENT-QUATRE-VINGTIÈME LECTURE.

COMBAT DE CRICHNA ET DE SIVA.

Vêsampâyana dit :

Les trois héros, montés sur Garouda, et pareils à trois flammes étincelantes, s'avancent avec rapidité et continuent le combat : ils poussent de grands cris, frappent leurs ennemis avec vigueur et couvrent au loin leurs bataillons d'une grêle de flèches. L'armée des

2 एकाहिकी द्वहिकश्च त्रयाहिकश्च चतुरथकः. Ce vers m'a semblé désigner les fièvres quotidienne, tierce, quarte, que le poète personnifie.

3 असङ्कः पत्रकः, *asanch patracah*.

4 पाण्डुपत्रः, *pândoupatrah*.

5 आतुर्य्यं, *âtouryyam*.

6 निलिका, *nîlicâ*.

7 शिखोद्भेदः, *sikhodbhêdas*.

8 अखरः, *akharah*.

9 गैरिकः, *gêricah*. M. Wilson fait ce mot du genre neutre. Le dictionnaire anglais traduit cette expression par *red chalk*, ce qui doit être la sanguine, ou l'oxyde rouge de fer. Voy. lect. LXX, tom. I.

10 अपस्मारक, *apasmâracah*.

11 Nom de Siva.

Dânavas, sillonnée par le tchakra et par le soc, accablée sous une pluie de traits, frémissait de colère. L'incendie allumé par les flèches de Crichna s'étendait avec la fureur d'un feu lancé au milieu d'un amas de bois desséché, consumant sans pitié des milliers de Dânavas, et non moins brillant que ces flammes dévorantes que doit amener la consommation des âges. Bâna veut ranimer le courage de ces troupes brûlées ou déchirées par les armes de ses adversaires. Il s'élançait au devant de ses soldats, et leur dit : « Vaillants Dêtyas, pourquoi quittez-vous le champ de bataille ? Quoi ! vous jetez vos armures, vos épées, vos massues, vos dards, vos poignards, vos boucliers et vos haches, et vous fuyez par les plaines de l'air ! Est-ce ainsi que doivent se conduire des gens qui pensent à leur origine, à leur patrie, à l'alliance qui leur donne l'appui de Hara ? Pour moi, je ne céderai pas ». Il dit ; mais les Dânavas, sans faire attention à ces paroles, continuaient à fuir. Le roi, rassemblant un reste de Pramâthas dispersés, pensait encore à combattre ; Coumbhânda, son ami et son conseiller, au milieu de cette déroute générale, criait aussi aux chefs Dânavas : « Voyez votre chef, voyez Bâna vous donnant l'exemple du courage. Rappelez-vous que Sancara lui-même est son maître. Pourquoi donc renoncer au combat, et vous laisser dominer par la crainte ? Vous sacrifiez à la fois et votre honneur de guerriers, et votre vie ». La voix de Coumbhânda n'était pas mieux écoutée ; et, effrayés par les feux terribles du tchakra, les Dânavas fuyaient sur tous les points de l'horizon.

Le dieu qu'on surnomme Sthânou¹ voit cette armée dispersée par le puissant Crichna. Il se prépare lui-même au combat : son oeil est rouge de colère ; pour voler à la défense de Bâna, Siva monte sur son char étincelant de lumière, et conduit par Nandin². A ses côtés est le divin Coumâra ; Roudra, en se mordant la lèvre, arrive à l'endroit où se trouve Hari. Son char retentissant est attelé de lions, et semble dévorer l'espace³ : il brille comme la lune en son plein, se dégageant des nuages qui l'obsèdent. Autour de ce char apparaissaient mille formes d'êtres fantastiques, aussi effrayants par leur aspect que par leurs cris variés : les uns avaient des têtes de lion, de tigre, de serpent, de cheval, de chameau, d'âne, d'éléphant, de chèvre, de loup, de chat ou de bélier ; les autres, au lieu du cordon consacré, portaient un serpent ; d'autres étaient couverts de haillons, et sur leur tête leurs cheveux s'élevaient en pointe menaçante. Quelques-uns étaient nus, et faisaient retentir le bruit des conques ou des tambours. On en voyait qui, distingués par leur extérieur, étaient ornés de guirlandes de fleurs divines et de traits guerriers. Quelques autres se présentaient sous la forme de nains, à l'épaisse carrure, vêtus de peaux de lion et de tigre, montrant leurs longues dents rouges de sang, et affamés de chair. Tel était le cortège du dieu qui a la force d'abattre les grands : et par des gestes brusques et joyeux, tous ils témoignaient le désir qu'ils avaient de commencer le combat.

Crichna, élevé comme il est sur la croupe de Garouda, aperçoit le char divin du puissant Roudra, et il s'avance pour l'attaquer. Hara le voit, et dans sa colère il lui lance cent flèches. Hari, outré des atteintes qui lui sont portées, pour résister à cet ennemi terrible prend un trait nommé Pârdjanya⁴. Sous les coups de Vichnou et de Roudra la terre tremble : les éléphants, surpris de ce désordre, frémissent et lèvent leurs trompes avec inquiétude. Les montagnes, surchargées de nuages, fléchissent sous le poids, et quelques-unes même perdent leur couronne de rochers. Les points principaux de l'horizon et les points

¹ Surnom de Siva, signifiant *fixe, ferme*.

² Le texte porte नन्दीश्वर *nandīśvara*, que j'ai traduit comme M. Wilson traduit नन्दीश, *nandīśa*, appliquant ce mot à Nandin, officier de la maison du dieu Siva.

³ पिबान्निवाकाशं, *bibens sicut ætherem*.

⁴ C'est-à-dire, *formé de nuages*.

intermédiaires, la terre, l'éther, paraissent comme enflammés dans cette lutte que soutiennent l'un contre l'autre ces héros divins. De tout côté les ouragans fondent sur la terre : les Sivâs⁵ poussent un cri sinistre et prennent un air menaçant ; les Vasous font entendre un son terrible, et du ciel tombe une pluie de sang. Sur le front de l'armée de Bâna descend un météore brûlant qui le couvre entièrement. Le vent cesse de souffler, et le jour pâlit. Les planètes sont privées de la lumière, et les oiseaux n'osent plus s'élancer dans l'air.

En ce moment Brahmâ, témoin des efforts de celui qui a détruit Tripoura, arrive, entouré de la troupe sacrée des dieux : au milieu du ciel on aperçoit des groupes de Gandharvas, d'Apsarâs, d'Yakchas, de Vidyâdharas, de Siddhas. Le trait Pârdjanya, que Vichnou vient de lancer à Roudra, arrive à sa destination, et de tous les points du ciel tombent sur le char de ce dieu cent mille flèches aiguës. Contre cette arme terrible il se défend par une autre non moins redoutable et appelée Âgnéya⁶. O prodige ! les quatre adversaires qu'il combat se trouvent de tout côté assaillis, couverts et brûlés par des flèches enflammées : ils ont disparu à tous les yeux. Les Asouras poussent un cri de lion : « Ce trait de feu a tué l'ennemi », se disent-ils. Mais le fils de Vasoudéva est trop expérimenté dans le métier des armes pour succomber à une semblable attaque ; il prend un autre trait, nommé Vârouna⁷ ; il le lance, et les flammes de son rival se trouvent bientôt éteintes.

Toujours obstiné à combattre, Siva emploie quatre traits semblables au feu destructeur des derniers âges : ce sont le Pêsâtcha, le Râkchasa, le Rôdra, et l'Ângirasa⁸. A ces quatre traits Vichnou aussi répond par quatre autres non moins puissants. ce sont le Vâyavya, le Sâvitra, le Vâsava et le Mohana⁹. Telles sont les armes dont il se sert, et qu'on distingue par le nom général de Vêchnava¹⁰ ; la Mort ouvrant sa bouche formidable est moins effrayante que lui. A cette vue, les chefs Asouras, les démons¹¹, les Yakchas, les satellites de Bâna fuient de tout côté, emportés par la crainte, et Bâna lui-même, quand les Pramâthas ont déserté le champ de bataille, est obligé d'en sortir : il presse le pas, et cependant sa face est toujours tournée vers l'ennemi. Couvert d'armes terribles, ce vaillant prince des Dêtyas, environné de ses grands officiers, apparaît, majestueux comme le dieu du tonnerre.

Par le moyen de prières et de mantras, par le charme de plantes efficaces, on essaie encore de rétablir sa fortune¹². Ce fils de Bali, avec la magnificence du dieu des richesses¹³, donne aux plus illustres Brahmanes des étoffes magnifiques, des vaches, des fruits, des fleurs et des monceaux d'or¹⁴. Son char l'attend, brillant comme un feu dévorant, orné de mille

⁵ Voyez lect. CLXII, note 7.

⁶ C'est-à-dire, *enflammée*.

⁷ Ce mot veut dire *marin*.

⁸ Le premier mot signifie *ordinaire aux Pisâtchas* (voyez lect. III, note 5) ; le second, *ordinaire aux Râkchasas* (voyez *ibid.* note 3) ; le troisième, *terrible* ou *ordinaire à Roudra* ; le quatrième, *familier à Angiras*. Ce Richi est quelquefois confondu avec le feu.

⁹ C'est-à-dire, le trait de Vâyou ou le Vent, le trait de Savitri ou le soleil, le trait des Vasous, et le trait qui inspire la folie.

¹⁰ Appartenant à Vichnou.

¹¹ Autrement les Bhoûtas. Voyez lecture III, note 6.

¹² स्वस् ययनं प्रचक्रुः.

¹³ Couvéra.

¹⁴ C'est-à-dire, des *nichcas*. Voyez ce mot dans le dictionnaire de M. Wilson.

soleils, de mille lunes, de mille étoiles, enrichi d'or et de peintures. Bâna, son arc à la main, environné des Dânavas, s'élançait encore sur ce char : il va affronter les coups des Yâdavas, et revêt la forme la plus effrayante. Comme une mer gonflée par le vent et menaçant d'engloutir le monde sous ses vagues furieuses, cette masse de Dânavas, où s'agitent les chevaux et les guerriers, s'avance avec rapidité. Semblables à ces forêts qui couvrent le front des montagnes, ces bataillons se présentent, inspirant la terreur, hérissés de grands chars de bataille, et garnis d'archers tout prêts à lâcher leurs flèches.

CENT-QUATRE-VINGT-UNIÈME LECTURE.

HYMNE EN L'HONNEUR DE HARIHARA.

Vêsampâyana dit :

Le monde était plongé dans l'obscurité. On ne voyait d'autre lumière que celle de Tryambaca ; le char, et Nandin, et Cârthikéya¹ avaient disparu. Brillant à la fois de sa propre nature et des feux de sa colère, le dieu dont le front est orné de trois yeux s'arme de la flèche à quatre pointes² qui détruisit Tripoura ; il l'apprête sur son arc, disposé à la décocher. En ce moment le sage Crichna, qui a deviné son dessein, saisit celui de ses traits qu'on appelle Djrimbhana³, et à l'instant Hara ne peut s'empêcher de bâiller. En vain il veut se défendre contre l'effet du trait que son rival vient de lui lancer : son arc et sa flèche restent sans force dans ses mains. Crichna lui-même céderait à la puissance de ce charme, si les sons éclatants qu'il tire de sa conque Pântchadjanya, et le bruit terrible de son arc Sârnga ne tenaient ses esprits éveillés. A la vue de ce dieu qui bâille, tous les êtres tremblent de peur. Cependant les compagnons de Roudra avaient attaqué le héros qui porte sur ses enseignes la figure d'un poisson. Pradyoumna, employant contre eux des armes magiques, leur lance çà et là des traits qui les jettent dans un profond assoupissement, et frappe avec vigueur les Dânavas qui osent l'approcher. De la bouche du puissant Hara, ouverte pour bâiller, sortaient des flammes étincelantes, qui embrassaient les dix régions du ciel. La Terre, pressée sous le poids des deux combattants, vient en tremblant se présenter devant le grand Brahmâ. « Dieu des dieux, s'écrie-t-elle, je suis la victime de cette lutte terrible : je succombe sous le poids de Crichna et de Roudra. Bientôt je serai dans l'état où je me trouve quand une mer universelle couvre ma surface. Aïeul du monde, c'est un fardeau que je ne puis supporter ; fais que je sois soulagée, et que je puisse soutenir tous les êtres animés et inanimés » « Encore un moment de patience, répondit Brahmâ à la déesse surnommée "Câsyapî"⁴ ; bientôt tu seras délivrée ».

Alors le dieu dit à Roudra : « Tu as accordé au grand Asoura un privilège. Pourquoi veux-tu encore le protéger toi-même ? Ta lutte avec Crichna m'afflige. Ne sais-tu pas que Crichna est un autre toi-même, qu'à sa nature divine et infinie il a uni un corps ? » Roudra, par le moyen de l'yoga, considère alors les trois mondes, la nature animée et inanimée : il

¹ J'ai substitué dans le texte le mot गृहः, *gouhah*, nom de Cârthikéya, à l'expression रुद्रः, *roudrah*.

² चतुर्मुख, *tchatourmoukha* : épithète que les deux manuscrits dévanâgaris font rapporter au mot बाण, *bâna*.

³ Ce mot signifie *bâillant*. Je n'ose prêter un sens allégorique à toutes ces fictions du poète, qui peuvent n'être qu'un caprice de son imagination. Cependant quand il dépeint plus bas la bouche enflammée de Siva qui s'ouvre et se ferme tour à tour, je ne puis m'empêcher de me représenter l'effet physique que produit dans le ciel l'éclair de chaleur, qui par un mouvement alternatif semble aussi fermer et ouvrir l'horizon

⁴ Conquête par le fils de Djamadagni, Parasourâma, la terre avait été donnée en présent à Casyapa.

se voit lui-même, l'arc et la flèche à la main, et soumis à un funeste bâillement ; il reconnaît les trois rivaux qu'il combat, et se rappelle quels sont les héros de Dwâravatî. Il ne répond rien à Brahmâ, mais il cesse de menacer son adversaire : il sait que Crichna et lui ne sont qu'une seule et même substance. Crichna aussi s'approche sans parler. Alors Roudra dit à Brahmâ : « O dieu, c'en est fait, je ne combattrai plus contre Crichna, et la terre sera délivrée de nos divisions ». En même temps les deux rivaux s'embrassent, et, remplis de joie, sortent du champ de bataille. Personne ne saurait reconnaître ces dieux ainsi confondus dans leur saint yoga⁵ : l'oeil seul de Brahmâ les distingue encore. L'aïeul des mondes, à la vue de cette union miraculeuse, dit au grand et sage Mouni Mârcandéya, qui se trouvait alors à ses côtés :

« Non loin de la Nalinî⁶, sur le flanc du Mandara, ô saint Brahmane, pendant le sommeil du monde, au sein de la nuit, j'ai déjà vu cette merveilleuse confusion de Hara et de Hari : Hara a la forme de Hari, comme Hari a celle de Hara. Hara est couvert d'un vêtement jaune et porte dans ses mains la conque, le tchakra et la massue, comme Hari est vêtu d'une peau de tigre et armé du trident et de la masse de fer. Garouda est la bannière de Hara, comme le taureau se présente sur celle de Hari. A la vue de ce mystérieux rapprochement, ma surprise est extrême. O divin pénitent, considère cet étonnant prodige et tâche de l'expliquer ».

Mârcandéya répondit : « Je ne vois aucune différence entre ces deux personnages que tu me montres, entre Siva ressemblant à Vichnou et Vichnou ressemblant à Siva. Je vois ici Harihara⁷, forme éternelle et divine, qui n'a ni commencement, ni milieu, ni fin. Celui qui est Vichnou est Roudra ; celui qui est Roudra est aussi Brahmâ. Vichnou, Roudra et Brahmâ sont trois dieux sous une seule forme⁸, tous trois bienfaisants, créateurs et maîtres du monde, nés d'eux-mêmes⁹, à la fois mâles et femelles, et soumis à une pénitence sévère. De même que l'eau, tombant dans l'eau, ne cesse pas d'être eau, ainsi Vichnou, uni à Roudra, devient Roudra sans changer de nature : de même que le feu jeté dans le feu est toujours du feu, ainsi Roudra s'unissant à Vichnou devient Vichnou sans altérer son essence. De Vichnou, sous la forme de Soma, et de Roudra sous la forme d'Agni, naît l'Agnîchtoma¹⁰, source de tous les êtres animés et inanimés. Ces dieux font et détruisent les mondes ; ils sont les fondateurs de l'univers, les maîtres de la création, qu'ils

⁵ Ce mot signifie en cet endroit *union* ; plus haut il voulait dire *réflexion, méditation, union pieuse avec Dieu*.

⁶ C'est un nom que l'on donne au Gange du ciel. La Nalinî est encore regardée comme une rivière qui coule à l'est, arrose le pays de Caserou, et va tomber dans la grande mer. Voyez le tom. VIII des Recherches asiatiques, p. 329 et suiv.

⁷ Cette union toute philosophique de Siva et de Vichnou a été exprimée par un symbole que l'on retrouve dans les Hermapollons des Grecs. La statue de ces deux divinités confondues se nommait Harihara : elle avait quatre pieds et deux têtes ; une moitié était noire et l'autre blanche. Les poètes à ce sujet racontent qu'un jour Lakhmî et Dourgâ se disputaient devant Siva sur la prééminence de leurs époux. Vichnou survint, et pour prouver qu'ils étaient égaux, il entra dans le corps de Siva et ne forma plus qu'un tout avec lui. Il existe une autre légende sur l'origine de ce symbole : on dit que Siva pria un jour Vichnou de reprendre cette forme de femme qui avait autrefois charmé les Asouras. Vichnou eut pour lui cette complaisance, et Siva, épris de cette beauté, la poursuivit avec ardeur. Vichnou avait cependant repris sa forme ordinaire ; mais Siva, dans la chaleur de ses embrassements, s'était confondu avec lui comme Salmacis avec le fils de Mercure.

⁸ एकमूर्तिस्त्रयो देवाः.

⁹ स्वयंभूवः.

¹⁰ Voyez lecture XL, tome I.

gouvernement en souverains et qu'ils pénètrent¹¹ de tout côté, première cause et premier agent, esprit supérieur, dieux du passé, du présent et de l'avenir, instituteurs divins et infinis, protecteurs des êtres qui leur doivent la naissance. Ils sont la pluie, le vent et la force qui ranime la nature ; ils sont, ô Brahmâ, ce grand mystère que tu nous révèles. L'homme qui lit ou entend lire ces hautes vérités obtient, par la faveur de Roudra et de Vichnou, le séjour le plus relevé.

Je chanterai la gloire de Hari et de Hara unis à Brahmâ. Hari et Hara sont les premiers des dieux, et leur puissance infinie brille dans le monde qui est leur ouvrage. Vichnou est l'essence de Roudra ; Roudra est l'essence de Vichnou ; ce n'est qu'un seul être qui s'est doublé, et existe sans cesse et partout dans la nature. Vichnou n'est pas sans Siva, et Siva sans Vichnou : dès le commencement ces deux divinités n'en font qu'une. Aum ! adoration à Crichna et à Roudra ensemble confondus !

Adoration à celui qui a trois yeux¹² ! adoration à celui qui en a deux !

Adoration à celui qui a les yeux rouges ! adoration à celui dont les yeux ressemblent au Lotus !

Adoration au maître de Coumâra¹³ ! adoration au maître de Pradyoumna !

Adoration à celui qui porte le Gange¹⁴ ! adoration à celui qui porte la terre !

Adoration à celui qui effraie le paon ! adoration à celui qui porte un bracelet sur le haut du bras¹⁵ !

Adoration à celui qui est orné d'une guirlande de crânes¹⁶ ! adoration à celui qui se pare d'une guirlande de fleurs sauvages !

Adoration à celui dont la main est armée du trident ! adoration à celui qui lance le tchakra !

Adoration à celui qui porte le sceptre d'or ! adoration à celui qui a le sceptre de la mortification !

Adoration à l'époux d'Oumâ ! adoration à l'époux de Lakchmî !

Adoration à celui qui tient le Khatwânga¹⁸ ! adoration à celui qui tient la massue !

Adoration à celui dont les membres sont couverts de cendre¹⁹ ! Adoration à celui dont les membres sont noirs !

Adoration à celui qui habite les cimetières²⁰ ! adoration à celui qui habite les ermitages !

¹¹ C'est là le sens du mot *Vichnou*. Voyez lect. I, tom. I.

¹² Littéralement : *qui a six demi-yeux*.

¹³ Nom de Cârtikéya, fils de Siva.

¹⁴ On dit que le Gange, descendant du ciel, tombe sur la tête de Siva, et coule quelque temps au milieu de sa chevelure.

¹⁵ Je crois que l'esprit de ce vers est tout dans une vaine opposition des mots मयूर, *mayoûra* et केयूर, *kéyoûra*.

Au sujet de l'effroi du paon, on raconte que Siva, voulant amuser sa femme, inventa certaines danses bruyantes et exécutées au son d'un tambour que battait Nandin. Son fils Kârtikéya était présent avec le paon, son oiseau favori ; celui-ci, effrayé du bruit, poussa un cri qui causa un grand désordre dans la cour de Siva. Voyez le Prologue du drame de *Mâlatî et Mâdhava*.

¹⁶ J'ai lu कर्पर au lieu de कर्पल, que le dictionnaire ne donne pas. C'est peut-être aussi कर्पट, qui signifie *haillons*.

¹⁸ Bâton surmonté d'un crâne, que portent les pénitents, et que l'on regarde comme une arme de Siva.

¹⁹ Le dieu Siva, et ceux qui l'honorent, se couvrent d'une poudre grisâtre qui provient de la bouse de vache, et que l'on appelle *vibhoûti*,

²⁰ Voyez le 5e acte du drame de *Mâlatî et Mâdhava*.

Adoration à celui qui est porté sur un taureau ! adoration à celui qui est porté sur Garouda !

Adoration à celui qui a plus d'une forme ! adoration à celui qui a de nombreuses formes²¹ !

Adoration à celui qui cause la fin des choses ! adoration à celui qui fait la création !

Adoration à celui qui a l'extérieur terrible²² ! adoration à celui qui a une apparence aimable !

Adoration au dieu qui a un oeil difforme ! adoration à celui qui a un oeil charmant !

Adoration à celui qui a troublé le sacrifice de Dakcha²³ ! adoration à celui qui a enchaîné Bali²⁴ !

Adoration à celui qui habite la montagne ! adoration à celui qui habite la mer !

Adoration au destructeur de Tripoura ! adoration à l'ennemi victorieux des Asouras !

Adoration à celui qui a consumé le corps de Câma²⁵ ! adoration à celui qui a tué Naraca²⁶ !

Adoration à celui qui a donné la mort à Andhaca²⁷ ! adoration à celui qui a ôté la vie à Kêtabha²⁸ !

Adoration à celui dont les bras sont innombrables ! adoration à celui qui a mille mains !

Adoration à celui dont les têtes sont innombrables ! adoration à celui qui a mille têtes !

Adoration à celui qui a une ceinture de moundja²⁹ ! adoration à celui qu'on appelle Dâmodara³⁰ !

Adoration à toi, Siva ! adoration à toi, Vichnou !

Adoration à toi, objet de l'adoration des dieux ! adoration à toi, dieu excellent !

Adoration à toi, que célèbrent les chants de l'Yadjour ! adoration à toi, que célèbrent les chants du Sâma !

Adoration à toi, qu'honorent les Souras ! adoration à toi, qui as tué les ennemis des Souras !

Adoration à toi, être infiniment puissant ! adoration à toi, oeuvre des oeuvres !

Adoration à toi, Swarnakésa³¹ ! adoration à toi, Hrichikésa³² ! »

Celui qui lit cet hymne en l'honneur de Roudra et de Vichnou, hymne récité par les grands Richis, par Vyâsa, savant dans les Vèdes, par le sage Nârada, par Bhâradwâdja,

²¹ अनेकरूप est opposé à बहुरूप.

²² C'est-à-dire, la forme de Bhêrava.

²³ Voyez lect. CXXIX, note 29.

²⁴ Voyez lect. XLI, t. I.

²⁵ Voyez l'histoire de Pradyoumna, lect. CLXI.

²⁶ Voyez lect. CXX.

²⁷ Voyez lect. CXLIII et CXLIV.

²⁸ Cette histoire sera racontée plus loin

²⁹ Saccharurn munja. Voyez Lois de Manou, lect. II, sl. 41.

³⁰ Voyez lect. LXIII, t. I

³¹ Dieu à la chevelure dorée.

³² Où le poète joue sur les consonances des mots Swarnakésa et Hrichikésa, où il indique pour ce dernier mot une autre étymologie que celle que lui donne M. Wilson, en ayant l'air de la chercher dans le mot केश késa.

Gârgya, Viswâmitra, Agastya, Poulastya, et l'illustre Dhômya³³, celui, dis-je, qui lit cet hymne à la louange de Harihara, sera exempt de maladie et rempli de force : il possédera des richesses et arrivera un jour au Swarga. S'il est sans enfant, il en obtiendra ; s'il veut une épouse, il aura une femme soumise et vertueuse. La femme enceinte qui lira cet hymne accouchera heureusement. Là où cet hymne a répandu sa sainte influence, on ne craint ni les Râkchasas, ni les Pisâtchas, ni les mauvais esprits, ni les Vinâyacas³⁴.

CENT-QUATRE-VINGT-DEUXIÈME LECTURE.

APPARITION DE COTAVI.

Djanamédjaya dit :

Après le départ du dieu Siva¹, comment se passa ce terrible combat ?

Vêsampâyana reprit :

Cârtikéya, monté sur le char guidé par Coumbhânda, se présenta devant Crichna, Balarâma et Pradyoumna, qui, tout couverts de ses flèches, resplendissant comme trois feux, et le corps inondé de sang, répondirent aux attaques de ce nouvel adversaire. Transporté par la colère, Cârtikéya fait pleuvoir sur eux, comme en se jouant, une grêle de traits meurtriers. Les trois héros, habiles à manier les armes, lui lancent trois traits, le Vâyavya, l'Âgnéya et le Pârdjanya². Le dieu surnommé Pâvaki³ se défend contre eux par trois autres traits, qui sont le Sêla, le Vârouna et le Sâvitra⁴ ; mais ces torrents de flèches enflammées qui jaillissent de son arc brûlant sont à l'instant dévorés par les armes magiques de ses ennemis. Alors Cârtikéya, encore plus irrité, étincelant de colère, saisit un trait de feu, trait invincible et meurtrier, nommé Brahmasiras⁵, et le lance en se mordant la lèvre. Le Brahmasiras est parti, brillant de mille rayons, menaçant et terrible pour le monde qu'il va détruire. Tous les éléments ont frémi d'effroi ; mais Késava, qui a vu le désastre de la nature, Késava, le vainqueur de Késin, prend son tchakra, contre lequel aucune autre arme ne saurait lutter. L'incomparable tchakra, de son éclat, éclipse le Brahmasiras : ainsi les nuages, pendant la saison des pluies, couvrent le disque du soleil. Cârtikéya, qui voit le Brahmasiras sans force, sans éclat, sans vigueur, se sent rougir de colère : il brille dans le combat comme le feu sur lequel on verse le beurre liquide. Il prend une lance d'or, qui est sa force et son espoir, l'effroi et la perte de ses ennemis : le monde entier redoute cette arme enflammée, qui reluit telle qu'une comète ou telle que l'incendie de la fin des âges, et qui est entourée d'un cercle de clochettes. Le dieu, qu'on nomme Brahmanya⁶, poussant un cri effrayant, lâche cette lance, qui déchire le ciel, et arrive tout

³³ Ou Dhôbya.

³⁴ Oiseaux de l'espèce de Garouda.

¹ Le texte porte le nom de Crichna ; mais, comme ce dieu va reparaître dans cette lecture, j'ai cru devoir substituer à son nom celui de Siva.

² C'est-à-dire, les traits formés avec le vent, le feu et le nuage.

³ Surnom de Cârtikéya, considéré quelquefois comme né du feu. C'est ce que nous avons vu lect. III, t. I.

⁴ C'est-à-dire, les traits formés des rochers, de la mer et du soleil.

⁵ Voyez lect. XXV, t. I.

⁶ Surnom de Cârtikéya ; on dit aussi *Soubrahmanya*. Cârtikéya est ainsi surnommé ou parce qu'il est le protecteur de l'ordre des Brahmanes, ou parce qu'il dut sa naissance un conseil donné aux dieux par Brahmâ

en feu, comme pour dévorer Crichna. Indra, entouré de la troupe des Immortels, l'a vue ; il en frémit et s'écrie : « Crichna est brûlé ! » Mais celui-ci avec un ton d'autorité gourmande cette arme qui s'approche, et aussitôt elle tombe à terre. A cette vue, Indra et tous les dieux jettent un cri de lion, applaudissant à cet exploit. Cependant le fils de Vasoudéva élève le tchakra qui frappe et détruit les mondes : il va le lancer, quand, sur l'avis de Siva, et pour défendre Cârlikéya, devant lui se présente Cotavî⁷, sous celle de ses huit formes⁸ que l'on distingue par le nom de Lambâ : elle n'a d'autre vêtement que l'air qui l'entourne⁹ ; son corps est peint de diverses couleurs¹⁰ ; elle tient une lance d'or, et elle se place entre les deux combattants. Le vainqueur de Madhou, en la voyant, détourne les yeux, et lui dit : « O déesse, retirez-vous ! malheur ! malheur ! pourquoi venez-vous arrêter mon bras prêt à donner la mort ? »

A ces mots de Crichna, Cotavî, toujours disposée à défendre Cârlikéya, ne songe pas à relever ses vêtements. Alors Crichna lui dit : « Emmenez Cârlikéya, et sortez promptement du champ de bataille. Recevez cette preuve de mon respect : c'est vous qui le délivrez aujourd'hui de mes coups ». C'est ainsi qu'à la vue de la déesse apparaissant au milieu du combat, le divin Késava retient son tchakra. Suivant l'avis du sage Crichna, Dévî emmène Cârlikéya et va rejoindre Hara.

Cependant le combat n'en continue pas moins. Après avoir vu Cârlikéya sauvé par Dévî, Bâna se présente pour lutter contre Crichna. « Cârlikéya, se dit Bâna, a quitté la partie, et son ennemi l'a épargné. Eh bien ! c'est moi qui vais combattre Mâdhava ».

CENT-QUATRE-VINGT-TROISIÈME LECTURE.

GRÂCES ACCORDÉES A BÂNA.

Vêsampâyana dit :

Les mauvais génies, les Yakchas, tous les soldats de Bâna s'enfuyaient de tout côté, l'oeil troublé par la crainte. A la vue de ses guerriers dispersés, Bâna s'avance lui-même pour combattre. De même que le maître du tonnerre entouré des grands Souras, ce prince arrive escorté d'une foule de princes Dêtyas, couverts d'armes terribles et montés sur des chars magnifiques. Ses prêtres et les autres sages, instruits dans la science des livres saints, pour lui ouvrir une voie favorable¹, prononcent les prières et les versets, et emploient les plantes qui ont la vertu de causer la mort d'un ennemi. Au bruit des instruments de musique, au son des tambours, aux cris de lion que poussent ses compagnons, Bâna s'approche de Crichna. En voyant cet intrépide rival qui demande le combat, Crichna monte sur Garouda, et se présente hardiment. Bâna ne peut contenir son indignation quand il aperçoit devant lui le héros des Yâdavas, l'incomparable Crichna élevé sur la croupe du fils de Vinatâ ; il s'écrie : « Arrête, arrête, tu n'auras pas impunément affronté aujourd'hui ma présence. Tu laisseras la vie dans ce combat ; ô Mâdhava, tu ne reverras plus Dwâravatî et ses habitants. Tu peux dire adieu à tes amis, à tes arbres d'or, à tes jardins. Tu

⁷ Ce mot, qui signifie *femme nue*, est un surnom de Dourgâ, épouse de Siva.

⁸ Siva est appelé *le dieu aux huit formes* : il est naturel que la même division existe pour son épouse. On reconnaît aussi quelquefois huit *Mâtris* ; mais parmi leurs noms on ne trouve pas le mot Lambâ.

⁹ दिग्वासः, *digvâsah*. C'est aussi un surnom de Siva.

¹⁰ J'ai cru pouvoir rendre de cette manière le mot चित्र, *tchitra*, qui signifie aussi *admirable*.

¹ C'est la même expression que celle qui est mentionnée dans la note 12 de la CLXXXe lecture.

viens te mesurer avec moi ! tu veux donc mourir, et c'est le Trépas qui t'appelle. Tu n'as que huit bras : comment peux-tu espérer de lutter contre moi qui en ai mille ? C'est en vain que Garouda te sert de drapeau. Aujourd'hui tu vas avec tes compagnons trouver sous mes coups et la défaite et la mort. Tu vas tomber dans Sonitapoura ; tu n'as plus qu'un souvenir à donner à Dwâravatî. Vois si tu peux résister à ces mille bras armés de glaives et de traits menaçants, et ornés de bracelet ». Il parlait, et les paroles sortaient de sa bouche terribles et pressées, comme les flots de la mer soulevés par le vent. Ses yeux sont gonflés par la colère : tel le soleil se lève dans le ciel quand il doit dévorer le monde. Nârada, en entendant le discours menaçant de Bâna, se prit à rire, mais d'un rire qui retentit au loin dans les airs. Rattachant autour de ses reins son vêtement inférieur, et ouvrant de grands yeux, le Mouni court çà et là pour mieux voir le combat.

Crichna répond à son adversaire : « Bâna, pourquoi ces cris insensés ? Est-il digne d'un héros de crier ? Allons, viens, combattons. Pourquoi perdre le temps en vaines clameurs ? Enfant de Diti, si des paroles suffisaient pour décider le sort des combats, tu serais déjà vainqueur. Commence par enchaîner ton ennemi pour lui parler ensuite à ton aise. Allons, Bâna, viens me vaincre ; ou bientôt, fier Asoura, tu vas, tête baissée, étendu sur la poussière, expier ton fol orgueil ». Ainsi parle Crichna, et de ses flèches aiguës il attaque Bâna, qui répond lui-même à ses coups par une grêle de traits. Ce ne sont pas seulement des flèches acérées que le Dêtya lance à son rival, ce sont des massues, des masses de fer, des cimenterres, des dards, des lances, des épées dont il menace Késava, et de ses mille bras armés il semble, aussi prompt, aussi lesté que le guerrier qui n'en a que deux, se faire un jeu de ce combat avec le héros qui a huit bras et qui porte le cimenterre, le tchakra et la massue. Le fils de Bali, le père d'Ouchâ, témoin de l'habileté de Crichna à se défendre, prend un trait qui jadis appartient à Hiranyacasipou, trait merveilleux et divin, donné autrefois par Brahmâ et obtenu à force de pénitences, trait formidable et toujours invincible. Bâna le lance ; et à l'instant le ciel se couvre de ténèbres : de funestes prodiges apparaissent de tout côté. Au milieu de cette obscurité profonde l'oeil ne peut plus rien distinguer. Les Dêtyas, à ce coup, encouragent Bâna par leurs acclamations. Les Dévas font déjà entendre des cris plaintifs². Avec force et rapidité un déluge de flèches piquantes et lumineuses fondaient sur la terre. Les vents avaient cessé de souffler, les nuages étaient immobiles. Le trait de Bâna allait dévorer Késava, quand celui-ci décocha à son adversaire le trait rapide et meurtrier appelé Pârdjanya³, et, au milieu des ténèbres épaisses qui couvraient le monde, les feux de l'arme du Dêtya se trouvèrent apaisés, aux yeux des Dânavas, étonnés de l'impuissance de leurs efforts, et des Dévas, qui de leurs cris et de leurs rires faisaient retentir le ciel.

Ce mauvais succès de Bâna n'a fait qu'augmenter sa colère, et Késava est de nouveau exposé aux coups de ses massues, de ses cimenterres, de ses tridents. Mais le dieu, vainqueur de Késin, repousse comme en se jouant la grêle de flèches dont il est assailli. Avec les traits fulminants que décoche son arc il abat⁴ le char, les chevaux, le drapeau, la bannière de son rival ; il lui brise sur son corps son armure, la garniture de son bras⁵, son

² L'acclamation par laquelle on encourage est साधु, *sâdhou* : les exclamations de douleur sont हाहा धिग, *hâhâ, dhig*.

³ Formé de nuages.

⁴ L'expression sanscrite est तिलशश्चरे, *tilasastchacré* : il réduit en morceaux, aussi petits que les graines de tila.

⁵ Je ne suis pas sûr du sens que je donne ici au mot हस्तावाप, *hastâvâpa*, que j'ai traduit différemment lect. CXXX.

aigrette brillante, son arc redoutable : il le frappe lui-même à la poitrine, et Bâna, incapable de résister à cette atteinte, tombe évanoui. A la vue du Dânavâ pressé si vivement, étendu sans connaissance, le grand Mouni Nârada, qui s'était assis sur le haut d'un palais⁶, se lève avec enthousiasme, et, se frappant les flancs⁷, faisant claquer ses doigts⁸, il pousse des cris de joie. « Oui, dit-il, je suis heureux d'être né, puisque j'ai pu voir cet exploit de Dâmodara. Noble héros, digne objet des louanges de tous les dieux, achève de vaincre le Dêtya Bâna, et mets la dernière main à l'oeuvre pour laquelle tu es descendu sur la terre ». Après avoir par ces paroles encouragé Crichna, Nârada va sur le lieu même du combat à travers les flèches qui tombaient de toute part, illuminant le ciel de rayons éclatants.

Tandis que Bâna et Késava combattaient l'un contre l'autre, leurs deux montures s'attaquaient aussi mutuellement. Garouda et Mayoûra⁹ avec leurs becs, leurs serres et leurs ailes se portaient des coups terribles. Enfin le fils de Vinatâ, emporté par la colère, saisit par la tête le brillant Mayoûra, lui fait sentir la dureté de son bec, le frappe violemment du fouet de son aile droite, lui enfonce ses serres dans le flanc, et après l'avoir de mille manières tourmenté, tirillé, déchiré, il le rejette privé de connaissance. Mayoûra tombe du ciel, comme le soleil qu'un ennemi viendrait de détrôner : avec lui est précipité du haut des airs le belliqueux Bâna, qui maintenant déplore son imprudence : « Insensé que j'étais, se dit-il, de n'avoir pas suivi les conseils de mes amis ! Parmi les Dévas et les Dêtyas il n'est pas d'être aussi infortuné que moi ». Cependant le dieu Roudra apprend le malheur et la défaite de Bâna ; il veut le sauver, et dit à Nandin d'une voix forte. « Nandin¹⁰, rends-toi à l'endroit où est Bâna. Prends mon char, attelé de lions, et va rejoindre rapidement cet imprudent monarque. C'est assez de combats pour moi : mon intention n'est plus de réparaître au milieu des guerriers. Va défendre Bâna, que la fortune trahit aujourd'hui ». Docile aux ordres de Roudra, Nandin arrive avec le char divin à l'endroit où se trouvait Bâna, et il lui dit : « Roi des Dêtyas, monte promptement sur ce char que je conduis, hâte-toi, et combats ». Aussitôt Bâna s'élance sur le char du sage Mahâdéva, sur ce char fabriqué par Brahmâ et donné par lui au tout-puissant Bhava¹¹. Poussé par son courage et le désir de la vengeance, il lance à son ennemi le trait redouté, indomptable, enflammé, que l'on nomme Brahmasiras¹². A ce coup, les mondes sont agités : car ce trait a été créé pour leur destruction par le dieu qui est né du sein d'un lotus. Mais l'effet qu'il devait produire est arrêté par le tchakra du grand Crichna.

Alors ce héros, s'adressant à l'incomparable Bâna, à ce guerrier si vanté dans le monde, s'écrie : « Eh bien ! où sont donc tes exploits, que tu racontes avec tant de complaisance ? Pourquoi restes-tu muet aujourd'hui ? Me voilà prêt à te combattre. Du courage, montre-nous ta vaillance. Il fut jadis un guerrier célèbre, nommé Ardjouna et fils de Critavîrya : il avait mille bras, et Râma ne lui en a laissé que deux. Je vais aujourd'hui punir ton fol

⁶ प्रासादवरशृङ्गस्थः.

⁷ कक्षास्पुटनतत्परः.

⁸ नादमानो नखान्.

⁹ Ce mot signifie paon : or le paon était la monture de Cârthikéya, qui l'avait sans doute mise à la disposition de Bâna. Mais le poète a oublié que plus haut, lect. CLXXIV, il nous a montré ce prince porté sur un char magnifique.

¹⁰ Ce personnage est appelé ici *Nandikésvara*.

¹¹ Épithète de Siva.

¹² Voyez lect, XXV.

orgueil, et couper tous ces bras qui te donnent tant d'arrogance. Arrête ; tu ne saurais m'échapper ».

Cependant Nârada sautait de joie en contemplant cet horrible combat, qui lui rappelait ceux que s'étaient jadis livrés les dieux et les Asouras. Le reste de l'armée, vaincu par le vaillant Pradyoumna, s'enfuyait, le front baissé, auprès de Mahâdêva. Crichna, jetant un cri pareil au bruit d'un nuage orageux, pour abattre les bras de Bâna, lève le tchakra aux mille rayons, qui réunit en lui l'éclat des astres, de la foudre et du maître des dieux, celui du Trêtâgni¹³, les feux du Bramatchârin, ceux de la science et de l'austérité des Richis, la force des mérites obtenus par la piété des femmes fidèles, le souffle vital des oiseaux, des animaux des bois, des serpents¹⁴, des Nâgas, des Râkchasas, des Yakchas, des Gandharvas, des Apsarâs, des trois mondes enfin. Le tchakra, entouré de toute cette lumière, brillait, comme un soleil étincelant, aux yeux de Bâna épouvanté.

Mais Siva, qui a vu dans la main de Crichna cette arme resplendissante, inévitable, infaillible, dit à Roudrânî : « Voilà Crichna qui lève son "tchakra", que rien dans les trois mondes ne saurait vaincre ; ô déesse, il faut secourir Bâna avant que cette arme soit lancée ». Après avoir entendu ces paroles de Siva, Dêvî s'adresse à Lambâ¹⁵ : « Va, dit-elle, hâte-toi de secourir Bâna ». Alors la fille d'Himâlaya invisible pour tous, excepté pour Crichna, se présente à ce héros. Elle est nue, et dans l'attitude d'un combattant. C'est Cotavî, n'ayant d'autre vêtement que l'air qui l'entourne, et prenant Bâna sous sa protection. A la vue de l'épouse de Roudra, de Lambâ qui vient pour la seconde fois arrêter son bras, le fils de Vasoudêva lui dit : « O déesse, vous voilà encore, nue et au milieu des combattants. Vous voulez protéger Bâna, mais sa mort est résolue ». La déesse, protectrice du Dêtya, lui répond d'une voix douce : « Je sais que tu es le créateur suprême, le souverain de tous les êtres, généreux, élevé entre tous les dieux, infini, mystérieux¹⁶, impérissable ; je sais que tu es Hrichîkêsa, la source primordiale du monde, et que de ton ombilic est né le lotus. O dieu, daigne épargner ce Bâna, héros incomparable dans les combats. Accorde-moi la vie de Bâna, qui a sauvé lui-même celle de ton fils¹⁷. Il a reçu de moi un privilège, que je maintiens et que sans doute tu respecteras. O Mâdhava, fais que ma protection ne soit pas vaine ».

Ainsi parlait la déesse à l'invincible Crichna. Celui-ci lui répond : « Écoutez la vérité. Bâna est trop fier de ses mille bras : il faut qu'aujourd'hui ces bras soient coupés, et qu'il n'en conserve plus que deux. Je laisserai la vie à votre fils[18], mais cet Asoura aura perdu ce qui fait son orgueil ». Ainsi parla le tout-puissant Crichna ; la déesse, mère de Cârîkêya, lui répondit : « Eh bien, que Bâna devienne un dieu ! » Alors le vaillant Crichna, poursuivant le cours de sa vengeance, dit à Bâna : « Combattons, combattons : voilà Cotavî qui vient se mêler de nos débats. Allons, Bâna, de la fermeté ». Il dit, et, de l'oeil ajustant son arme, il lance son tchakra sur le vaillant Bâna. Ce coup a fait trembler les êtres animés et inanimés. Les mauvais génies, avides de chair¹⁹, poussent des cris de joie. Cependant

¹³ Voyez lect. XXVI, t. I.

¹⁴ J'ai cru pouvoir traduire ainsi le mot चक्रधर, *tchacradhara*. On distingue les serpents par cette épithète, sans doute à cause des anneaux représentés sur leur peau.

¹⁵ Dêvî s'adresse à une forme d'elle-même. Voyez la lecture précédente.

¹⁶ Il me semble que ce mot peut rendre नील, *nîla*, qui signifie *noir*, expression synonyme de *Crichna*.

¹⁷ जीवपुत्रो वं. On se sert ordinairement du mot *djîvapoutra* pour désigner une personne qui a le bonheur de conserver ses enfants.

¹⁹ Ce sont des Râkchasas, surnommés *Cravyâdas*.

Crichna, toujours enflammé par la colère, ramenant à lui son arme incomparable, brûlante comme le soleil, la lançait de nouveau contre le Dâna : le tchakra de Vichnou, tel qu'un météore dévorant, allait coupant les bras de Bâna, avec une telle rapidité que l'oeil ne pouvait suivre ses mouvements. Le disque tranchant abattit les mille bras du prince, et ne lui en laissa que deux : en voyant Bâna, on aurait dit un arbre privé de ses branches. Cet exploit achevé, le terrible Soudarsana²⁰ revint de lui-même dans la main de Crichna. Le dieu était vengé : son tchakra meurtrier avait mutilé le Dêtya, qui, baigné dans des flots de sang, ressemblait à une montagne privée de ses cimes orgueilleuses. Le malheureux jette des cris tels que les sons qui s'échappent de la nuée orageuse. Ces cris irritent encore plus Késava, qui, pour l'achever, lève son tchakra. En ce moment Mahâdéva, accompagné de Cârtikéya, se présente et lui dit : « Crichna, ô vaillant Crichna, je sais que tu es le premier des êtres, le vainqueur de Madhou et de Kêtabha. Oui, tu es le fils de Vasoudéva, et le souverain éternel des mondes, le créateur de tout ce qui existe. Dans la nature entière il n'est personne qui puisse te vaincre, parmi les dieux, les Asouras et les hommes. Retiens donc ton tchakra divin, formidable, invincible. Vainqueur de Késin, je protège Bâna : que ma protection ne soit pas vaine, je t'en prie » « Qu'il vive, répondit Crichna ; je retiens mon "tchakra". O Siva, tu mérites d'être respecté de tous les dieux et des Asouras. Je t'adore, et vais achever l'oeuvre qui m'appelle. O maître souverain, permets-moi donc de prendre congé de toi ». Il dit, et aussitôt, porté sur Garouda, il se rendit à l'endroit où était le fils de Pradyoumna, couvert des flèches amoncelées sur lui.

Après le départ de Crichna, Nandin dit à Bâna : « Malgré tes blessures viens en la présence de Siva ». Bâna consent à suivre ce conseil, et son ami l'emporte rapidement sur son char au lieu où se trouvait le dieu. Là Nandin lui dit : « Bâna, il faut danse²¹ : c'est pour ton plus grand bien. C'est un moyen de t'assurer la faveur du Mahâdéva ». Et Bâna, excité par ces paroles, quoique tout couvert de sang et tremblant encore d'épouvante, mais privé de tout moyen d'existence, dansa devant Sancara²². Le malheur le réduisit à cette extrémité : cependant un reste de honte lui faisait baisser les yeux, et la crainte agitait son coeur.

Le dieu l'aperçut, et l'espoir de Nandin se réalisa. Siva eut pitié de ce prince : il l'admit au nombre de ses serviteurs, et lui dit : « Bâna, choisis la faveur qu'il te plaît de me demander. Mon amitié n'a rien à te refuser dans ce moment » « Faites, seigneur, répondit Bâna, que je ne connaisse jamais la vieillesse et la mort. Telle est la première faveur que j'ose implorer de vous » « Prince, reprit Siva, tu seras désormais semblable aux dieux ; tu ne mourras pas. Choisis une autre faveur, je suis encore prêt à exaucer tes vœux » « Je demande, dit Bâna, tout couvert que je suis de sang et de blessures, et accablé sous le poids du malheur, à naître avec la qualité de votre fils, et à compter parmi ceux de vos vieux compagnons qui vous honorent par la danse ». Siva lui répondit : « Oui, tu seras désormais au nombre de ces dévots serviteurs, qui, exercés par le jeûne et la pénitence, amis de la justice et de la vérité, consacrent leurs soins aux danses religieuses. Je te donne encore une troisième faveur à choisir : allons, mon fils²⁴, tu es certain de n'être pas refusé » « Je veux, dit Bâna,

²⁰ Nom que l'on donne au *tchakra* de Vichnou, arme intelligente qui d'elle-même revient dans la main de son maître.

²¹ Le mot sanskrit désigne une danse accompagnée de gestes, une pantomime. S'il est permis de tirer de toutes ces fictions quelque résultat historique, on doit penser que le prince Bâna, détrôné par Crichna, fut forcé de devenir prêtre du dieu Siva, que la mythologie indienne représente comme environné d'un cortège de serviteurs, qui sont des espèces de Dactyles ou de Corybantes.

²² Surnom de Siva.

²⁴ पुत्र, *poutra*. Voyez lecture XXIX, tom. I, note 9, le sens de ce mot fils, dont le Journal des Débats du 11 juin 1835 me fournit un exemple remarquable. Ce journal nous représente le bey de Tunis montant sur son

que les plaies que m'ont causées les coups du "tchakra" se trouvent cicatrisées » « Ainsi soit, dit Bâna, tu seras guéri ; tu n'auras à souffrir d'aucune infirmité. Mais profite de ma bonne volonté, et choisis une quatrième faveur » « O seigneur, reprit Bâna, que je devienne le premier de vos Pramâthas, et que je sois à jamais Mahâcâla » « Ton désir sera comblé, ajouta Mahâdéva ; par un don particulier que je t'accorde, tu auras une forme divine, tu seras exempt de blessures, de maladies et de crainte. Noble et vaillant héros, forme un cinquième vœu, et je te promets de le remplir » « Je désire, dit Bâna, que mes membres ne présentent aucune difformité, et, si je n'ai plus que deux bras, je demande à être préservé de tout défaut corporel » « Je te l'accorde, illustre Asoura, répondit Siva : tu es mon serviteur, et mes serviteurs n'ont jamais éprouvé aucun refus. Tout ce que tu as désiré se trouvera accompli ».

Ainsi parlait à Bâna le dieu dont le front est orné de trois yeux : il était environné de son divin cortège. Bientôt il disparut aux regards de tous les êtres.

CENT-QUATRE-VINGT-QUATRIÈME LECTURE.

MARIAGE D' ANIROUDDHA.

Vêsampâyana dit :

Heureux des grâces qu'il venait d'obtenir, Bâna partit avec Roudra, et fut désormais Mahâcâla. Cependant le fils de Vasoudéva, le vainqueur de Madhou, disait à Nârada : « Où est Anirouddha, enchaîné par des noeuds de serpents ? Hâtez-vous de m'éclairer ; je sens mon cœur qui se trouble. L'enlèvement d'Anirouddha a répandu l'alarme dans Dwâravatî. Je veux le délivrer promptement : c'est lui qui est la cause de mon voyage en ces lieux, et j'ai le plus vif désir de voir ce fils dont je viens d'abattre l'ennemi. Sans doute, ô saint pénitent, vous savez en quel lieu il se trouve ». Nârada répondit à Crichna : « O Mâdhava, c'est dans le gynécée que ce héros est retenu enchaîné par les serpents ». En ce moment se présente à leurs yeux Tchitalékhâ : « O Mâdhava, c'est dans le gynécée que ce héros est retenu enchaîné par les serpents ». Et aussitôt pour délivrer Anirouddha se précipitèrent Bala, Garouda, Crichna, Pradyoumna et Nârada. Mais à la vue de Garouda¹, les serpents qui couvraient le corps du prisonnier s'éloignèrent avec rapidité, tombèrent à terre et reprirent leur première nature de flèches². Le courageux Anirouddha fut serré dans les bras de Crichna qui le contemplait avec tendresse. Pénétré de joie, il s'inclina devant son aïeul, et lui dit : « Dieu des dieux, vous êtes toujours victorieux dans les combats. Et qui peut vous résister ? vous êtes plus qu'Indra lui-même ». Crichna l'interrompit : « Monte avec nous sur Garouda, et retournons à Dwâravatî ».

Mais Anirouddha, heureux de la défaite de Bâna et du discours de Crichna, regardait Ouchâ avec inquiétude. Il salue avec respect le grand Mâdhava, l'illustre et courageux Balabhadra, le vaillant roi des oiseaux, Garouda, et le héros qui porte sur ses drapeaux la figure d'un poisson, dont la main lance des flèches de cinq espèces différentes³,

trône, et assisté par son ministre de la justice, soupçonné d'avoir intrigué contre lui. Celui-ci, lui baisant la main, lui dit :

¹ Garouda est l'ennemi des serpents.

² Voyez la fin de la CLXXIVe lecture. Le poète me semble ici avoir oublié que dans la CLXXVe lecture Anirouddha avait déjà été délivré de ses chaînes par la déesse Dourgâ, qui avait ouvert elle-même cette espèce de prison.

³ Pradyoumna est l'Amour régénéré. Or les poètes donnent à Câmadéva ou l'Amour autant de flèches que nous avons de sens, et arment ces flèches, chacune d'une fleur particulière savoir : *l'amra*, ou fleur du

Pradyoumna son père. Entourée de ses suivantes, Ouchâ reçoit dans le palais et salue en rougissant le robuste Bala, Crichna doué de quatre bras, Garouda qui parcourt les plaines immenses de l'air, et le prince qui, sous la forme de Câma, porte des flèches de fleurs. Nârada, exécutant les ordres d'Indra, s'approche en riant du fils de Vasoudéva, et le félicite d'avoir retrouvé Anirouddha. Celui-ci et tous les assistants témoignent leur respect à ce saint Mouni, qui les bénit, et dit ensuite à Crichna : « Il faut célébrer le mariage d'Anirouddha ; que tel soit le fruit de tant de valeur. Il me semble voir ici la "mâlicâ" enlacée au "djamboûla ». L'assemblée sourit du propos de Nârada, et Crichna s'écria : « Allons, que la noce se fasse promptement ».

En ce moment Coumbhânda se présente avec les ornements nuptiaux, et prenant devant Crichna une posture respectueuse, il lui dit : « Puissant Crichna, je viens implorer votre protection, et me confier à votre générosité ». Késava, qui avait connu par Nârada la conduite de Coumbhânda, le rassure et lui dit : « O le plus sage des ministres, je suis content de te voir. Je sais le service que je te dois : je veux que tu règues en ces lieux, entouré de ta famille, et jouissant de la gloire et du bonheur que tu mérites. Oui, tu vas être roi : puisses-tu vivre longtemps ! »

Ainsi fut élevé sur le trône le sage Coumbhânda : ensuite on célébra le mariage d'Anirouddha. C'est alors que le dieu du feu apparut, et souhaita que l'astre d'Anirouddha fût toujours éclatant. Les Apsarâs vinrent augmenter par leurs jeux les plaisirs de cette journée, où Anirouddha, parfumé d'essences, couvert de riches parures, brillait à côté d'Ouchâ. Les Gandharvas, de leurs voix douces et tendres, célébrèrent leur bonheur, et les Apsarâs dansèrent en l'honneur des nouveaux époux.

CENT-QUATRE-VINGT-CINQUIÈME LECTURE.

RETOUR DE CRICHNA A DWÂRAVATÎ.

Vêsampâyana dit :

Quand les fêtes du mariage d'Anirouddha furent terminées, le sage et heureux vainqueur de Madhou, Crichna, entouré de tous les dieux, prit congé du puissant Roudra, objet de l'adoration de tous les êtres, et songea à se mettre en route pour Dwâravatî. Alors Coumbhânda, se prosternant devant lui, s'écria : « O dieu à l'oeil de lotus, écoutez mes paroles. Bâna possédait des vaches dont le lait, aussi doux que l'ambrosie, procurait la victoire à celui qui le buvait. Elles sont maintenant en la possession de Varouna ». Ces mots de Coumbhânda ramenèrent la joie de Crichna, qui n'en eut que plus d'empressement à partir. Le divin Brahmâ, après avoir béni Késava, se retira avec son cortège au Brahmaloça. Indra, accompagné des Marouts, se dirigea du côté de Dwâravatî ; car Crichna attire vers lui tous ceux qui peuvent désirer la victoire. Entourée de ses compagnes, et traînée par des paons¹, que dirige Dévî, Ouchâ se rendit à Dwâravatî, tandis que Bala, Crichna, Pradyoumna et Anirouddha partirent de leur côté, montés sur Garouda. Sur son chemin, le roi des oiseaux déracinait les arbres, ébranlait la terre, agitait l'horizon, et semblait couvrir le ciel d'un nuage de poussière. Les rayons du soleil étaient comme obscurcis. Après avoir parcouru une longue route, les vainqueurs de Bâna portés

manguier, le *nâgakésara* (*mesua ferrea*), le *tchampaca* (*michelia tchampaca*), le *kétaca* (*pandanus odoratissimus*) et le *mâlôûra* ou *bilwa* (*egle marmelos*).

¹ Nous avons vu que le paon était l'oiseau favori de Cârtikéya, fils de Dévî. Il n'est pas étonnant que cette espèce de monture soit ici prêtée à la princesse que chérissait Dévî, comme plus haut elle avait été aussi mise à la disposition de Bâna.

par Garouda à travers les airs, arrivèrent dans la région de Varouna², et aperçurent les vaches de Bâna, dont le lait passait pour être divin, et qui, par milliers, erraient dans les bois marins, distinguées par leurs couleurs variées. Le vaillant et sage Crichna les reconnut à la peinture que lui en avait faite Coumbhânda, et, sachant qu'elles appartenaient à Bâna, il résolut de s'en emparer. Le dieu maître du monde dit à Garouda : « Dirige-toi vers le pâturage de Bâna. On rapporte que ceux qui boivent du lait de ces vaches obtiennent l'immortalité. Satyabhâmâ m'a recommandé de lui en amener quelques-unes : leur lait empêche, dit-elle, les Asouras de vieillir, et de ressentir la maladie. Si la chose est possible, a-t-elle ajouté, je veux les avoir : s'il existe des obstacles insurmontables, n'y pense pas. Voilà donc les vaches dont on nous a parlé ». Il dit, et du vent de son aile il agite la mer, où il pénètre lui-même.

En voyant Garouda s'élançer dans l'empire de Varouna, les compagnons de ce dieu frémirent d'effroi. Une armée formidable se rassemble, et agite devant le fils de Vasoudéva des armes de toute espèce. Ce fut un combat terrible que celui qui eut lieu entre les sujets de Varouna et l'oiseau ennemi des serpents. Enfin, cette armée innombrable et superbe fut mise en déroute par le grand Késava, et alla cacher sa honte au milieu des abîmes de Varouna. En vain soixante-six mille³ chars de guerre avaient été rangés en bataille, remplis d'armes étincelantes. Ces bandes invincibles, brûlées par les flèches de Crichna et enfoncées de tout côté, ne trouvaient aucun moyen de salut, pressées par les torrents de traits acérés dont les accablaient à la fois Djanârdana, Baladéva, Pradyoumna, Anirouddha et même Garouda.

Varouna, qui voit ses troupes repoussées par le tout-puissant Crichna, s'avance, effrayé, au devant de son ennemi. Ce dieu, que célèbrent de tant de manières les Richis, les Dévas, les Gandharvas et les Apsarâs, apparaît avec son parasol jaune, brillant, magnifique, tout dégouttant d'onde salée. Il agite avec fureur un arc menaçant ; environné de ses fils et de ses petits-enfants, il porte un défi à son adversaire, et fait retentir les sons terribles de sa conque marine. Tel que Hara dans son courroux, il couvre Hari d'une grêle de flèches.

De son côté Djanârdana fait résonner son Pântchadjanya, et remplit l'air d'un déluge de traits dont il inonde, comme en se jouant, le roi des eaux. Mais bientôt il s'arme d'un trait plus terrible que les autres, et avertit son adversaire en ces termes : « Voilà un trait formidable et meurtrier qui va causer ta perte : c'est le "Vêchnava"⁴. Attends-le, si tu l'oses ». Au Vêchnava le dieu de la mer oppose le Vârouna⁵. Un bruit horrible s'élève : les ondes, écrasées par le trait de Crichna, sortent de leur lit, et cherchent à éteindre les feux qui les consomment. Mais le Vêchnava l'emporte, et les eaux fuient épouvantées.

A l'aspect de cette arme étincelante, Varouna dit à Crichna : « Grand dieu, rappelle-toi ta nature, immatérielle dans son origine, mais s'entourant d'organes physiques. Dissipe ces ténèbres trompeuses⁶, au milieu desquelles tu sembles te plaire. Maître de l'yoga, source de toute lumière, tu as toujours existé dans la vérité⁷. Renonce à ces souillures qui te

² Le texte porte वारुणां दिसं, *vârounâm disam* : ce qui semblerait indiquer l'occident, et non le séjour de l'océan, dont Varouna est le dieu.

⁵ Voici ce nombre, tel qu'il est exprimé dans le vers sanscrit : षष्ठी रथसहस्राणि षष्ठी रथशतानि च.

⁴ C'es-tà-dire *trait de Vichnou*.

⁵ Trait composé de l'élément de Varouna.

⁶ Ces ténèbres sont le *tamas*, d'où proviennent dans ce monde la folie, l'ignorance, l'aveuglement d'esprit et la déception des sens. Voy. le Bhagavad-gîtâ, lect. XIV

⁷ C'est-à-dire, dans le *satwa* ; voyez cette même lecture XIV du Bhagavad-gîtâ.

viennent du contact des cinq éléments ; quitte l'individualité⁸. Je suis supérieur à cette forme de Vichnou sous laquelle tu te manifestes : pourquoi donc veux-tu brûler ce que tu dois respecter à raison même de sa nature supérieure ? Le feu n'est pas l'ennemi du feu. O noble guerrier, oublie ta colère. Les eaux n'existent-elles pas en toi, qui es la source première de ce monde ? Un être créé par toi perdra donc sa forme et sa beauté, parce qu'il a voulu remplir le devoir qui lui a été assigné dès l'origine ? N'as-tu pas dès le commencement distingué ce qui appartenait à la nature d'Agni et à celle de Soma⁹ ? Ce monde est ton ouvrage : pourquoi donc veux-tu me maltraiter ? Tu es invincible, immense, éternel ; tu ne dois la naissance qu'à toi-même¹⁰ ; tu es l'essence des mondes, inaltérable, infini, tu es l'être et le non-être¹¹. Dieu sage et source de toute pureté, tu dois me protéger. Je t'adore, toi le premier auteur de tout ce qui existe, et cependant tu m'accables ! Pourquoi t'amuses-tu de ma perte comme un enfant s'amuse de ses jouets ? Je ne suis ni l'ennemi, ni le fléau de la nature. O vainqueur de Madhou, tes soins tendent à régulariser les changements qui s'opèrent dans cette nature ; mais tous ces changements successifs, sans influencer aucunement sur toi, tout en paraissant s'éloigner de l'ordre, n'altèrent cependant que des formes matérielles. La nature, au milieu de toutes ces souillures des éléments, est constamment déçue par le tamas et reconstruite par le radjas¹² : nos sens ne cessent jamais d'être abusés par les apparences. Tu connais quels sont les devoirs des grands et des petits, toi qui exerces la suprême domination¹³. Pourquoi donc consens-tu à fasciner nos yeux, toi qui es le premier des Pradjâpatis ? »

Ainsi parlait Varouna à Crichna, souverain des mondes, trésor de la science universelle. Le héros, loin de s'offenser de ce discours, sourit, et dit : « Adversaire puissant et redoutable, si tu veux la paix, donne-moi les vaches de Bâna ». Telles furent les simples paroles du savant Crichna. Varouna lui répondit : « O dieu, j'ai fait autrefois un traité avec Bâna, et comment puis je ne pas le tenir ? Tu connais toi-même les règles saintes : quiconque viole un traité manque au devoir ; aucun être vertueux ne peut consentir à perdre ainsi le fruit de ses mérites, il sait qu'il renoncerait au prix de ses bonnes oeuvres, et que même en ce monde le pécheur n'a rien à espérer. Pardonne, ô Mâdhava, ne me reproche pas d'être fidèle au devoir. Ne me force pas à manquer à un traité. Tant que je vivrai, je ne céderai pas ces vaches, ô dieu à l'oeil de taureau. Il faut me donner la mort pour pouvoir les emmener : tel est le traité qui me lie, telle est ma ferme résolution. Je t'ai déclaré, ô maître des dieux, avec la plus grande franchise, la vérité tout entière. Si je mérite de toi quelque faveur, protège-moi. Mais si tu veux enlever ces vaches, je te l'ai dit, il faut commencer par m'ôter la vie ».

Le chef des Yâdavas, voyant que Varouna était disposé à observer son traité, ne lui répondit rien au sujet de ces vaches ; seulement il lui adressa en riant ces paroles douces, aimables et flatteuses : « Si tel est le traité fait avec Bâna, je n'insiste plus. Comment pourrais-je, ô Varouna, me montrer cruel envers toi ? Va, tu es libre de toute inquiétude.

⁸ C'est ainsi que j'ai rendu le mot *ahancâra*. L'âme universelle, s'unissant à un corps composé des cinq éléments, quitte son caractère originel pour devenir individuelle. Voy. lect. 1, t. I, note 12.

⁹ Agni et Soma sont considérés comme les principes, l'un du chaud, l'autre de l'humide. Voyez lect. XL, t. I.

¹⁰ *Swayambhou*.

¹¹ भावाभावौ.

¹² Des trois qualités constitutives c'est celle qui produit le désir, la convoitise, la fausseté et le chagrin. Voyez la XIVe lecture du Bhagavad-gîtâ

¹³ C'est-à-dire *qui possède la qualité d'Îswara*, ऐश्वर्यं. Voyez lect. I, t. I.

Entre nous qu'il existe une alliance fondée sur la justice. A cause de toi je ne demande plus les vaches de Bâna ». Alors, au son des instruments de musique et des tambours, Varouna offrit à Késava les présents de l'argha, que celui-ci reçut avec plaisir. De grands honneurs furent également rendus au divin Bala ; et après avoir fait sa paix avec Varouna, le petit-fils de Soûra prit le chemin de Dwâravatî, accompagné de l'époux de Satchî. Les plaines de l'air étaient remplies de troupes de Dévas, de Marouts, de Sâdhya, de Siddhas, de Tchâranas, de Gandharvas, d'Apsarâs, de Kinnaras, de Vidyâdharas, qui suivaient le héros maître du monde, l'auteur infini de tous les êtres. Les Âdityas, les Vasous, les Roudras, les Aswins, les Yakchas, les Râkchasas l'entouraient de leurs respects et de leurs brillants hommages. Le grand Nârada se rendit aussi à Dwâravatî, heureux de la défaite de Bâna et de la réconciliation de Crichna avec Varouna.

De loin, à la vue de cette ville, couronnée de portes et ornée de palais vastes et majestueux, semblables aux pics du Kêlâsa, le dieu qui porte le tchakra et la massue fit retentir les sons du Pântchadjanya, et avertit de son arrivée les habitants de Dwâravatî. A ce bruit la joie se répandit dans toute la cité. Ces rues si régulières, si riches, si brillantes de pierres précieuses, offrent çà et là des vases remplis de liqueurs agréables¹⁴, des grains appelés lâdjas¹⁵, et des guirlandes de fleurs. Les Brahmanes et les citoyens les plus distingués¹⁶ présentent à Mâdhava l'argha, qu'ils accompagnent de mille félicitations¹⁷. Assis sur Garouda, et distingué par sa couleur noire¹⁸, Crichna, couvert des plus riches parures, reçoit leurs hommages. Les trois castes viennent successivement lui offrir leurs respects ; devant lui se présentent les différentes corporations, précédées de leurs doyens¹⁹. Le dieu s'arrête d'abord dans le faubourg de Dwâravatî, où de toute part retentissent les louanges que font de lui les Richis, les Dévas, les Gandharvas et les Tchâranas. O prodige ! les Dâsârhas, comblés de joie, contemplaient avec admiration le grand Crichna, ce héros puissant et divin, revenant vainqueur de Bâna ; et les habitants de Dwâravatî, en voyant cet illustre guerrier, terreur et fléau des Dânavas, arriver de ce long voyage qu'il avait entrepris avec Garouda, proclamaient hautement sa gloire : « Oui, s'écriaient-ils, nous sommes heureux et favorisés du ciel, nous dont ce maître du monde est le sauveur et le gardien. Son bras est long pour atteindre et frapper son ennemi. Le voilà, ce dieu à l'oeil de lotus, qui, porté sur Garouda et vainqueur du terrible Bâna, revient ici pour charmer nos regards et nos esprits ». Ainsi parlaient entre eux les habitants de Dwâravatî, et les héros arrivaient au palais de Vasoudéva, où descendaient Crichna, Bala, Pradyoumna et Anirouddha en quittant Garouda. Cependant l'air était rempli de milliers de chars divins, traînés par des cygnes, des taureaux, des cerfs, des éléphants, des chevaux, des grues, des paons. Crichna, s'adressant avec douceur à Pradyoumna et à tous les autres guerriers qui l'entouraient : « Vous voyez, leur dit-il, les Roudras, les Âdityas, les Vasous, les Aswins, les Sâdhya et les autres dieux. Saluez-les tous avec respect. Honorez aussi le grand Indra, le dieu terrible pour les Dânavas, le roi aux mille yeux porté sur l'éléphant céleste. Voilà les grands Saptarchis qui sont venus ici par amitié pour moi, et les plus illustres d'entre les

¹⁴ Voyez lect. CLXXIV, note 3.

¹⁵ Voyez lect. CXXXVI, note 10.

¹⁶ कुलनैगमाः, *coulanêgamâh*.

¹⁷ जयशब्द, *djayasabda* (*cri de victoire*).

¹⁸ नीलाञ्जनचपोपमः.

¹⁹ Ces corporations se nomment *sréni* : leurs chefs ou doyens, *srechthin*.

Richis : adressez-leur les hommages qu'ils méritent. N'oubliez pas d'honorer les serpents²⁰, les mers, les lacs, les Disas et les Vidisas²¹ les grands Nâgas²² qui ont pour chef Vâsouki, les vaches, les astres, les constellations, les Yakchas, les Râkchasas et les Kinnaras, qui tous m'accompagnent ici par complaisance ».

Après avoir entendu ces paroles du fils de Vasoudéva, les héros Yâdavas s'inclinèrent respectueusement devant chacun de ces nobles visiteurs. A la vue de ces habitants du ciel, les mortels sont dans l'étonnement : ils arrivent, les mains chargées d'offrandes : « Quel miracle, s'écriaient-ils, s'opère ici devant nous par la faveur du fils de Vasoudéva ! » En l'honneur de ces dieux s'élèvent dans les airs la poussière de sandal et les parfums de l'encens : ce ne sont pas seulement des offrandes de lâdjas, des salutations respectueuses, c'est aussi le pur hommage d'une voix humble et d'un coeur soumis qu'on adresse à ces hôtes divins. Eux, de leur côté, reconnaissants de cette brillante réception, honorent à leur tour le fils d'Ahouca, Vasoudéva, Sâmba, Sâtyaki, Oulmouca, le vaillant Viprithou, le grand Acroûra et Nisatha. Indra les embrasse, et devant toute l'assemblée il fait l'éloge du vainqueur de Késin : « Cet illustre rejeton d'Yadou, dit-il, ce noble Sâtwata²³, unit en lui les vertus de tous ses ancêtres à la gloire et à la vaillance. Il revient à Dwâravatî, dans sa ville chérie, après avoir, malgré Mahâdéva et Kârtikéya, vaincu Bâna, qui de ces mille bras dont il était si fier n'en a conservé que deux. Cet exploit du grand Crichna a immortalisé son nom parmi les hommes. Tous, nous avons été par lui délivrés d'inquiétude. Vous, depuis le jour que son affection vous a protégés, vous avez vu vos domaines s'étendre, vous avez bu sans cesse à la coupe du plaisir²⁴, et votre félicité n'aura pas de terme. Nous autres Immortels, nous pouvons, tranquilles à l'abri de son bras, nous livrer à tous nos jeux ».

Ce fut en ces termes que le roi du ciel fit l'éloge du grand Késava, intrépide ennemi des Dânavas, objet de l'adoration des mondes : ensuite il l'embrassa, et retourna dans son séjour avec son cortège de dieux et de Marouts. Les Richis, après avoir béni et félicité Crichna, partirent également, ainsi que les Yakchas, les Râkchasas et les Kinnaras.

Après le départ d'Indra, le dieu fort et tout-puissant sur l'ombilic duquel est né le lotus salua avec affection²⁵ toute l'assemblée. Des cris de joie²⁶ s'élèvent de toute part ; le visage de Crichna est à leurs yeux comme une pleine lune sans nuage. Son retour est pour les Yâdavas le signal de mille plaisirs variés ; et lui-même, au sein des richesses et de l'abondance, s'abandonne aux douces jouissances de l'amour.

²⁰ C'est le mot *tchacradhara* que j'ai ainsi rendu. Voyez plus haut lect. CLXXXIII, note 14.

²¹ Voyez lect. XLI, t. I, note 43.

²² Synonyme du mot *serpent*.

²³ Voyez lect. XXXVI, t. I. Ce vers renferme une espèce de jeu de mots fondé sur le rapprochement de सा वतः et de स वता.

²⁴ पिबन्तो मधुमधवीकं, j'ai pris cette expression au figuré. Le *madhoumadhwîca* est distillé des fleurs du *bassia latifolia*.

²⁵ Le texte porte *il leur dit cousalam*.

²⁶ किलकिलाशब्दः.

CENT-QUATRE-VINGT-SIXIÈME LECTURE. CONCLUSION DE L'HISTOIRE DE BÂNA.

Vêsampâyana dit :

Ougraséna, dans la joie qui le transporte, dit à Crichna : « Noble enfant d'Yadou, il faut faire une fête à l'occasion de l'heureux retour d'Anirouddha et de ses vengeurs. La belle Ouchâ est maintenant la joie de son heureux époux ; mais parmi ses compagnes il en est une que favorise la princesse de Vidarbha¹ : c'est Râmâ², fille de Coumbhânda. Qu'elle devienne l'épouse de Sâmba, et que les autres compagnes d'Ouchâ soient unies à nos jeunes héros ». En conséquence le palais du vaillant et riche Anirouddha devint le théâtre d'une fête magnifique. Des groupes de femmes, ivres de plaisir, çà et là dans la ville, font entendre le bruit des instruments ; d'autres dansent ou chantent. Les unes goûtent les joies de la fête, les autres les charmes de la conversation. Elles se couronnent de fleurs, et s'occupent de mille jeux différents ; celles-ci se visitent mutuellement pour se communiquer leur allégresse ; celles-là jouent aux dés³ et ne dissimulent pas la gaieté qui brille dans leurs yeux. En ce moment, environnée de ses compagnes, portée sur un char traîné par des paons qu'a dirigés elle-même la déesse Roudrânî, arrive la belle et illustre Ouchâ. On s'empresse d'accueillir la fille de Bâna, l'épouse d'Anirouddha. Les dames de Dwâravatî la reçoivent et l'introduisent dans le riche palais de son époux. Dévakî, Révatî, Rohinî et la princesse de Vidarbha, en voyant Anirouddha, ont poussé un cri de tendresse et de joie. Révatî et Roukminî s'empressent d'accueillir Ouchâ, et font des souhaits pour son bonheur avec Anirouddha. Les bayadères⁴ les plus distinguées par leur beauté viennent par les doux sons de leurs instruments célébrer la félicité d'Ouchâ, qui, unie au héros Yâdava, va jouir de tous les biens que procurent l'amour et la beauté.

Cependant la bonne et charmante Tchitalékhâ salue Ouchâ et ses compagnes, et va dans le ciel rejoindre les autres Apsarâs. Après le départ de toutes ses amies, la fille de Bâna est menée dans le palais de Mâyâvatî, où elle reçoit le plus touchant accueil. L'épouse de Pradyoumna, en voyant sa charmante bru⁵, lui fit présent d'étoffes, de pierres précieuses, et lui offrit des liqueurs agréables. Ensuite toutes les femmes des Yâdavas vinrent tour à tour rendre à l'épouse d'Anirouddha les respects d'usage.

O fils de Courou, je t'ai raconté comment Bâna fut vaincu et cependant épargné par Vichnou. Crichna, triomphant et entouré des Yâdavas, se livra au plaisir dans la ville de Dwâravatî, et gouverna toute la terre qu'il étonnait par sa magnificence. Or ce Crichna, fils de Vasoudéva et descendant d'Yadou, était, comme je te l'ai expliqué, un avatare de Vichnou sur la terre ; ce dieu, pour les motifs que je t'ai dits, était né de Vasoudéva et de

¹ Trois princesses peuvent être ainsi désignées, Roukminî, épouse de Crichna, Soubhângî, épouse de Pradyoumna, et Roukmavatî, première épouse d'Anirouddha. Voyez lect. CXVII, t. I. Je suppose qu'il est ici question de la mère ou plutôt de l'aïeule d'Anirouddha.

² Voyez lect. CLXXIII, note 7.

³ अक्ष *akcha*. Voyez à l'occasion de ce jeu la lecture CXVII, t. I.

⁴ वरनार्यः, *varanâryyah*.

⁵ Mâyâvatî n'est pas la belle-mère d'Ouchâ : c'est Soubhângî. Voy. les lectures CXVII et CLXI.

Dévakî, dans la noble famille des Vrichnis. Lorsque je t'ai rapporté l'allocution de Nârada⁶, je t'ai raconté sommairement ses actions. J'ai répondu à toutes les questions que tu as voulu me faire sur cette manifestation dans Mathourâ de Vichnou comme fils de Vasoudéva. Il n'est point d'être plus admirable que Crichna : et quel autre que Vichnou peut dans toutes ses oeuvres étonnantes fixer notre admiration ? Il est l'être fortuné parmi les êtres fortunés, l'auteur et l'essence de toute fortune. Personne parmi les Dévas et les Dêtyas n'est plus fortuné que Crichna. Il faut reconnaître en lui les Âdityas, les Vasous, les Roudras, les Aswins, les Marouts, le ciel, la terre, les points de l'horizon, l'eau, la lumière. Il est celui qui soutient et qui contient tout, celui qui détruit tout continuellement : il est la vérité, le devoir, la pénitence, Brahmâ l'aïeul de tous les êtres, le monde tout entier, le maître des dieux. Ô fils de Bharata, tu dois l'adorer. On l'appelle Ananta parmi les serpents, Sancara parmi les Roudras ; il est toute cette matière, animée et inanimée, issue de Nârâyana. C'est Djanârdana qui a enfanté ce monde, être éternel, à qui tous les dieux doivent à jamais leurs hommages.

J'ai fini de te raconter l'histoire de Bâna, les traits de courage de Késava, et l'excellence incomparable de sa famille. Quiconque aura lu cette histoire de Bâna et ces traits de courage de Késava ne connaîtra jamais l'impiété. Après le sacrifice, ô Djanamédjaya, tu m'as prié de te parler des oeuvres de Vichnou : j'ai satisfait à ta curiosité. Celui qui lira toute la portion de cet ouvrage où il est question de la grande merveille (âstcharya⁷) sera délivré de tout péché, et arrivera au Vichnouloca⁸. Celui qui, se levant dès l'aurore, fait cette lecture avec recueillement, obtiendra dans ce monde et dans l'autre tout ce qu'il y a de plus difficile. S'il est Brahmane, il connaîtra tous les Vêdes ; s'il est Kchatriya, il aura la victoire ; s'il est Vêsyâ, il deviendra riche ; s'il est Soûdra, il entrera dans le chemin des êtres vertueux⁹. Tout lui réussira, et il s'assurera une longue vie.

Le fils de Soûta¹⁰ prend la parole :

Le roi, fils de Parikchit, après avoir entendu de la bouche de Vêsampâyana ce récit du Harivansa, éprouva la plus vive satisfaction. Ô Sônaca, je t'ai raconté en abrégé, et cependant avec quelques détails, l'histoire de toute la famille de Hari ; que veux-tu que je te dise encore ?

⁶ Voyez lect. CLVIII et CLIX.

⁷ La grande merveille, c'est la manifestation de Vichnou dans les avatares ; et toute la série des lectures, depuis la XLe, porte le nom général d'Âstcharya. Une pareille série de lectures s'appelle *parwan*.

⁸ Monde de Vichnou.

⁹ Je crois que ces mots signifient que lors d'une autre naissance il passera dans une caste plus relevée ; ce qui est le prix accordé à la vertu, et un progrès dans la route qui tend à la délivrance finale.

¹⁰ Voyez la Iere lecture, où ce même personnage est introduit comme interlocuteur principal, racontant à Sônaca ce que Vêsampâyana avait autrefois dit à Djanamédjaya. Voyez plus bas, lect. CLXXXVIII, note 11

